

# CLARTÉ

**DIRECTEUR HENRI BARBUSSE**

**Au Sommaire de ce Numéro :**

Henri BARBUSSE.....

Jean BERNIER.....

L. BLUMENFELD.....

Moïse CARTOUN.....

HOPSTEIN.....



Albert MATHIEZ.....

MAURICE.....

Georges MICHAEL.....

Romain ROLLAND.....

Dessins de Lucien JACQUES et Pierre PELTIER

et un document sur les mœurs coloniales françaises en Côte d'Ivoire, transmis par les chefs d'Assouko, d'Aebo, d'Adaou et d'Abeguabo

REDACTION et ADMINISTRATION : PARIS, 16, Rue Jacques-Callot (6<sup>e</sup>)

TELEPHONE : Gobelins 11-60 — CHEQUE POSTAL : Paris 230-60

## ABONNEMENTS

France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
Etranger.	1 an.	36 fr.	6 mois.	20 fr.	3 mois.	11 fr.

## SOMMAIRE

Le tisserand (frontispice de Lucien Jacques) .....	
Appel de Henri Barbusse (autographe) .....	
Voulez-vous aider «Clarté» ?	
<b>Vie Intellectuelle</b> (dessin de Pierre Peltier).	
La théorie historique de Taine...Albert MATHIEZ	217
A propos du rollandisme.....	
1° Lettre de Romain Rolland.....	221
2° Réponse de Henri Barbusse.....	223
Les poètes juifs nés de la guerre.....	L. BLUMENFELD 226
Fragment.....	HOPSTEIN 227
Aux filles juives.....	Moïse CARTOUN 227
Lectures et débats :	
Du mariage bourgeois contemporain.....	G. MICHAEL 228
Le Monsieur de San-Francisco. Loin de la riflette. Pendant qu'on souffre encore.....	Jean BERNIER 231
La documentation orale de «Clarté».....	232
Nouvelle : Une femme de bien (suite).....	MAURICE 233
<b>Vie politique</b> (dessin de Lucien Jacques).	
Les Intérêts et la Sottise.....	235
Pourquoi nos colonies d'Afrique équatoriale se dépeuplent. (document inédit) ..	238

## LA VIE DE "CLARTÉ"

### NOTRE SOCIÉTÉ

Nous groupons lentement les fonds, pour constituer définitivement notre Société.

Vous savez combien il est pénible d'avoir en caisse des fonds dont on ne peut disposer.

Aidez-nous à aboutir rapidement, vous nous donnerez une force inconcevable.

Usez de vos relations et montrez notre revue qui est un gage sérieux ainsi que la liste de nos éditions qui constituent un avenir d'espérances.

Pour les quêtes faites par Henry-Marx à la suite de ses conférences au Syndicaliste des P. T. T., à la Section Russe des Métaux, aux Ingénieurs Russes de Paris, aux Comités de Pantin, au Comité des Fêtes de l'Ecole Dentaire de Paris, la publication des sommes dans *Clarté* tiendra lieu de reçus ; il sera procédé de même, à l'avenir pour toutes les collectes faites par des conférenciers.

### Souscription pour les affamés de Russie

#### Troisième liste de souscription

Souscription ouverte par Mlle Lichewsky, 253 ; Quête faite au Comité des Fêtes de l'Ecole dentaire, 662,25 ; Henriette Villain, 35 ; Le personnel de la Maison Savard (versé par Anita Coder), 110 ; Quête faite par Mme Léquillier, 1,560 ; Mme Chabert, 40 ; Mme Branché, 24 ; Barrère, impôts sur chiffre d'affaires, 65 ; Vente de livres H. M., à Lyon, 55 ; Levens, Hyères, 20 ; Gros, Lyon, 100 ; Matéi Rousson, 20 ; Routet, Agen, 20 ; Collecte faite au bureau de *Clarté*, 60 ; Quête faite à la conférence *Clarté* du 3 mars, 38,80 ; Comité municipal d'assistance au peuple russe de Bagnolet, 907,25 ; Gabriel Dournet, 25 ; Louis Hache, 20 ; M. de Fabry, 500 ; A. B., 5 ; Groupe d'amis, 25 ; Moldavau, 10 ; Patrouilleau, 15 ; E. L., Lyon, 15 ; Trois humains, Lille, 20 ; Parrington, 50 ; Tuhadet, 5 ; Stauffer, 20 ; Delafontaine, 40 ; M. et M. Duriat, 20 ; Mouret, 10 ; Groupe Blanchet-Poncel, 70 ; F. R., 100 ; Bahy, 50 ; Faye, Lyon, 7 ; Tocquet, Coutances, 24 ; Salard, 5 ; Gilbert Martin, 5 ; Dr Dejust, 40 ; C. H. Venet, Lyon, 15 ; F. J., Lyon, 20 ; Anonyme, 5 ; Gervais, 10 ; Auray, 20 ; Barnathan, 50 ; G. Simon, 20 ; M. Vogt, 5 ; Coupron, 20 ; Le père d'un élève de l'Ecole des Arts et Métiers, 10 ; Ecole des Arts et Métiers, (3<sup>e</sup> année), 35 ; M. et Mme Pierre Millot, 20 ; Mlle Crétois, 50 ; Rayet (2<sup>e</sup> versement), 10 ; Baudoin,

Sisteron, 30 ; Quevillier, 10 ; J. M., 5,75 ; Laure Gaultier, 60 ; Gianni, 30 ; A. C. et son amie, 40 ; L. V. G., 30 ; Famille Bisson, 35 ; Métaurie, 10 ; Houilles, 10 ; Mougeolles, 10 ; Rafflin, 40 ; Néchelput, 20 ; Trelu, 25 ; Anonyme, Lyon, 10 ; Un groupe de Bourguissants, 72 ; Meurant Marceau, 5 ; F. St., 41 ; Auguste Terni, 500 ; Un camarade de Valenciennes, 100 ; Bardou, 10 ; Bousset, 15 ; Madeuf, 15 ; Vassall, 10 ; M. et Mme Collin, 25 ; M. et Mme Tréville, 25 ; Mme Simon Elmer, 20 ; C. H. Martinet, 5 ; Cazaux, 10 ; Section A.R.A.C. (Saint-Paul-Trois-Châteaux), 10 ; A. Robert, 10 ; A. Trouillard et A. Burel, Rouen, 20 ; Une institutrice bordelaise, 25 ; Delafontaine (2<sup>e</sup> versement), 15 ; Falter, 25 ; Une camarade de Valenciennes (3<sup>e</sup> versement), 30 ; Quête faite à la conférence de *Clarté* du 15 février, 118,35 ; Marulin, 12 ; Syndicat des ouvriers tullistes de Saint-Clair-de-la-Tour, 200 ; Jean Bartoli, 20 ; Duborgel Jacques, 10 ; Un brocanteur, 10 ; Lherbier, 10 ; Qui sait l'amour qu'il faut, 12,25 ; J. Noël, 5 ; Lachaise, 10 ; Baudoin, 20 ; Anonyme de la maison Gervais, 4 ; Coudert, 5 ; Géraud, 5 ; Devun, 50 ; L. F., 5 ; Becker, 5 ; Béguélin, 2 ; Issermann, Thionville, 40 ; Denise V., 20 ; V. de Theizé, 10 ; Guicherd, Lyon, 15 ; J. D., institutrice, Lyon, 10 ; Gibault, 30 ; L. B. Giauffret, 30 ; L. L., à M., 25 ; Mme Roussel, 5 ; Mlle Yvonne, 10 ; Charles Montel, 20, Domart, 10 ; Capelle, 25 ; Mlle V., à Theizé, 10 ; Adam Osmans, 5 ; Pinet, 50 ; Célestel, 25 ; Un groupe d'étudiants, Lyon, 53 ; Une famille vinciennaise, 30 ; Fromentin, 5 ; Jean Serru, 39,50 ; Fontenay, 50 ; Renée et Pierre, 100 ; Vacquenier, 20 ; Madeleine Cousin, à l'occasion de ses trois semaines, 20 ; Viroux, Liège, 95 ; Wittig, 10 ; Chevallier, 50 ; Saunier, 30 ; Famille Ferry, 100 ; Petit Marcel, 20. — Total de cette liste : 8.437 fr. 65. — Total des listes précédentes : 20.785 fr. 85. — Total général : 29.223 fr. 50.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis et camarades qu'un journal colonial « *Le Paris* » va paraître à partir du 1<sup>er</sup> avril 1922.

Ce journal sera la véritable tribune des populations coloniales ; nous engageons vivement nos camarades à s'abonner à notre bureau d'Édition « *Clarté* », 16, rue Jacquels-Callot, Paris (VI<sup>e</sup>). L'abonnement est de 35 fr. par an.

ERRATUM. — Dans l'article de notre collaborateur Marcel Fourier : « Revisera-t-on le Traité de Versailles, page 207, paragraphe 6 : « Entre temps, le 17 avril, la commission des réparations fixait à 132 milliards or, le montant de la créance allemande. » Lire... « le montant de la dette allemande ». Nos lecteurs auront d'eux-mêmes rectifié.



POUR CLARTE

## L'Appel de Henri Barbusse

L'effort accompli, ces derniers mois par les amis de *Clarté* a été si grand et si soutenu qu'il nous incite, qu'il nous oblige à multiplier les appels qui nous adresses à ceux de bonne volonté et de loyale conscience ; car, grâce à l'aide que notre voix a déjà rencontrée, nous voyons approcher le moment où *Clarté*, matériellement sauvée, pourra vivre par ses propres forces. Certes, dans notre triste mais innovante époque de transition, « un peu qu'à longue échéance que les belles modifications morales et sociales peuvent être visibles. Nos efforts ont surtout pour but d'en préparer et d'en affermir d'autres. Il n'est, s'il faut attendre avec patience, à faire agir impatiemment, et on n'a jamais fait tout son devoir tant qu'on peut encore faire quelque chose !

Henri Barbusse.

Voulez-vous aider "Clarté" ?

Lui permettre de s'agrandir ?

D'intensifier sa propagande ?

"Clarté" demande 500 abonnements de 3 ans

Souscrivez aujourd'hui même si vous voulez profiter des conditions exceptionnelles qui seront strictement limitées aux 500 premières demandes

Voici aujourd'hui « Clarté » parvenue à son cinquième mois d'existence et ce n'est pas sans une satisfaction légitime que nous pouvons mesurer le chemin parcouru depuis novembre.

A son N° 10, « Clarté » atteint SANS AVOIR EU RECOURS A AUCUNE PUBLICITÉ PAYANTE, un tirage de 11.000 exemplaires et compte après quelques mois seulement près de 1.500 abonnés.

Mais un pareil résultat, qui constitue un véritable tour de force, car « Clarté » est partie SANS UN SOU. DE CAPITAL ne saurait maintenant être prolongé sans danger pour la vie même de l'œuvre mise ainsi sur pied.

Et la vie de Clarté est pour la diffusion de nos idées une question capitale.

D'abord parce que Clarté avec son tirage réel de 11.000 exemplaires se classe au quatrième rang des revues paraissant en France.

Et surtout à cause de l'influence profonde que Clarté commence à exercer dans le monde. En effet, la probité intellectuelle de ses rubriques, animées d'un seul esprit de documentation désintéressée, fait de Clarté une revue solide et saine, ou la pensée, toujours, ose s'exprimer jusqu'au bout. Partout où Clarté peut toucher des esprits libres, elle les gagne à ses larges conceptions révolutionnaires. Elle se soucie peu, il est vrai, de plaire « au goût du jour », car elle s'efforce beaucoup plus d'éclairer et de diriger les masses, dans le chaos des idées favorisé par l'anarchie bourgeoise, que de se limiter strictement aux études d'actualité, qui lui assureraient pourtant un facile succès.

Nos adversaires même ont dû reconnaître la valeur de notre revue. Parmi les nombreuses « coupures » de la presse bourgeoise sur Clarté nous extrayons celle-ci du *Rappel*, quotidien radical :

« Clarté, revue communiste (1) éclate de vie, étincelle de probité intellectuelle, rayonne de mysticisme et de sincérité. Elle réalise ce chef-d'œuvre d'être, sans souci littéraire, la revue la plus intéressante et la plus humaine de l'époque ».

C'est donc à bon droit, que nos amis ont lieu d'être

(1) Il convient de faire remarquer au *Rappel*, que Clarté, bien que sympathisante à l'idéologie révolutionnaire communiste, est absolument indépendante du Parti et de la presse communistes.

fiers de la conduite et de l'influence de la revue qu'ils estiment et qu'ils souhaitent toujours plus forte et plus active. ET CELA DÉPEND POURTANT DE LEUR VOLONTÉ SEULE.

De notre côté nous nous préoccupons déjà de donner un intérêt plus grand et une portée plus profonde à nos rubriques. Dans notre « Vie Intellectuelle », Anatole France reprendra sous peu sa collaboration qu'il avait dû momentanément interrompre à la suite de son voyage en Suède et de sa mauvaise santé depuis son retour. Henri Barbusse, qui achève un nouveau roman en donnera aux lecteurs de Clarté la primeur. De nouveaux collaborateurs viendront sous peu grossir nos rangs.

Nous avons également réalisé deux des grandes enquêtes sociales que nous annoncions dans nos premiers numéros.

La première a été entreprise par Udana Rhisis (et sous ce pseudonyme se place un des esprits les plus éclairés de notre époque), qui rapporta avec la *Dictature du Bonheur*, à paraître sous peu, le prix Clarté 1922.

C'est l'étude de l'idée de famille à travers les âges, jusqu'à nos jours. Elle pose et explique une des questions sociales les plus angoissantes de notre temps : la décadence de la famille en tant que groupement égoïste basé sur la propriété du père, et en regard de ce groupement artificiel et utilitaire seulement dans la société capitaliste, la forme harmonieuse qu'il pourrait revêtir dans une société communiste.

La seconde, révélera à nos lecteurs Lucien Paul. C'est une étude remarquable sur l'économie du régime capitaliste ; et en premier lieu sur les banques, seules détentrices de la richesse réelle de toutes les nations ; puis sur les ramifications inconnues du réseau de proie de la finance internationale sur sa mainmise occulte sur toutes les formes de l'activité humaine. C'est la première partie d'une sorte de recensement des forces dont dispose le capitalisme en 1922, des hommes qui le dirigent et du rôle assigné à chacun dans sa nation propre. On voit l'intérêt d'une telle enquête, qui en révélant la force et la faiblesse aussi, de nos adversaires, nous permettra de les combattre avec les plus grandes chances de succès.

Nous commencerons dès notre prochain numéro la publication de ces deux remarquables études.

Mais pour la réalisation de ce premier programme et de tout ce que nous aurons à y ajouter en octobre prochain, il nous faut une organisation solide, capable de résister financièrement aux assauts que nous pouvons subir.

Clarté fait donc appel une fois encore à ses amis pour l'aider dans sa vie présente et dans sa propagande future.

Ce n'est pas une souscription que nous ouvrons aujourd'hui. Les souscriptions ne peuvent apporter qu'une aide temporaire et décourager, par leur fréquence, les meilleures volontés.

Ce qu'il faut à Clarté pour vivre, ce sont des ressources certaines, permettant d'établir un budget stable.

Ce sont des abonnés que nous demandons.

Mais d'autre part, une campagne d'abonnement est assez longue à produire des résultats. On met une année à recruter quelques milliers d'abonnés, et Clarté a besoin de ressources immédiates.

Nous offrons donc aujourd'hui à tous nos lecteurs des abonnements spéciaux auxquels pourront participer même nos anciens abonnés.

CE SONT DES ABONNEMENTS DE TROIS ANS.

Chacun de ces abonnements coûtera 60 francs pour la France, 75 francs pour l'Etranger. Il donnera droit pour son souscripteur à une prime en livres ou en objets d'une VALEUR RÉELLE de 30 francs.

Ces abonnements seront strictement réservés aux 500 premiers souscripteurs : 400 pour la France ; 50 pour les Colonies ; 50 pour l'Etranger.

On comprend facilement que nous ne puissions accorder de tels avantages à un nombre élevé d'abonnés.

En effet. Trois années, au prix actuel du numéro, représentent 108 francs pour le lecteur au numéro, 75 francs pour l'abonné d'un an, alors qu'avec les avantages que nous offrons, l'abonnement pour ces mêmes trois années

revient à 30 francs, 10 FRANCS PAR AN, et le numéro vendu 1 fr. 50 à peine à 0 fr. 50.

Tous les changements d'adresse à survenir pendant cette période de 3 ans, seront faits gratuitement.

C'est donc une avance minime que nous demandons à nos amis, un prêt qui leur est largement remboursé.

Ce petit sacrifice, pour avoir toute sa valeur, doit être exécuté le plus tôt possible.

D'ailleurs, l'intérêt de chacun est de se hâter, car nous ne pourrions donner satisfaction qu'à nos 500 premiers amis qui manifesteront ainsi leur dévouement à l'œuvre entreprise en commun.

Ceux-là pourront avoir la joie d'avoir participé effectivement à la vie même de la revue qu'ils estiment.

Leur simple geste permettra d'organiser avec tout le soin nécessaire l'administration de la revue et lui permettre d'acquérir le matériel indispensable à ses services d'abonnements : achat de machines à confectionner nos clichés d'abonnements, à imprimer nos adresses de façon à pouvoir faire à Clarté même le service de nos abonnés, confié provisoirement au dehors, ce qui est une cause d'erreur, de retard et de désordre.

En augmentant ses moyens financiers, Clarté sera à même de s'assurer partout à l'étranger des correspondants spéciaux et en France même d'offrir à ses collaborateurs une rétribution plus en rapport avec leur dévouement et leur talent.

Administration et rédaction ont avec des moyens de fortune mis debout cette revue que vous aimez maintenant.

Ils vous demandent, en vous abonnant, de leur permettre d'assurer à Clarté une existence définitive.

Si vous êtes déjà abonné, vous pouvez naturellement aux mêmes conditions, prolonger votre abonnement pour une période de trois ans, qui commencera à courir seulement après l'abonnement en cours.

**Prime A** { Un stylo « Clarté » en écriin, avec compte-gouttes et agrafe en métal argenté ..... } **30 Fr.**

Un stylographe étant un objet absolument indispensable à notre époque POUR TOUS LES TRAVAILLEURS, il nous a paru utile de donner l'occasion à tous d'en acquérir un. La multitude des intermédiaires qui s'intercalent dans la vente de la plupart de ces objets d'utilité courante, a jusqu'à présent favorisé les prix élevés des stylographes de bonne marque. Clarté a donc fait établir un modèle

de porte-plume réservoir, construit selon les perfectionnements les plus récents (plume rentrante en or 18 carats, pointe iridium, corps en ébonite, etc.), offrant dans son ensemble une solidité absolue et un fonctionnement parfait. Dans le commerce normal, ce stylo est vendu aux environs de 70 francs. Clarté l'offre à tous ses amis pour 25 francs. Et POUR RIEN à ses abonnés de 3 ans.

**Prime B**

Comportant des conditions spéciales pour acquérir la collection complète des dix volumes de Jean Christophe, de Romain Rolland :

N° 1 L'Aube.

N° 2 Le Matin.

N° 3 L'adolescent.

N° 4 La Révolte.

N° 5 La foire sur la place.

N° 6 Antoinette.

N° 7 Dans la maison.

N° 8 Les amies.

N° 9 Le buisson ardent.

N° 10 La Nouvelle Journée.

Cette collection est d'une valeur commerciale de 70 francs (7 francs le volume, édition Ollendorff). Nous l'offrons à nos souscripteurs de trois ans pour la somme réelle de 40 francs, ajoutée à notre prix d'abonnement de 60 francs.

Contre l'envoi de 100 francs (qui ne représente même pas le prix d'achat au numéro de Clarté pendant trois ans), nos nouveaux abonnés auront ainsi droit : Au service de Clarté pendant trois ans ; A la collection complète des Jean Christophe, de Romain Rolland.

## Prime C

Trente francs de volumes à choisir parmi les ouvrages indiqués ci-dessous :

Jean JAURES : Pages choisies (un fort volume de 464 pages, in-8 carré, couverture en deux couleurs) paraît aujourd'hui aux éditions Rieder .....	10 »
Anatole FRANCE : Vers des temps meilleurs .....	3 »
Edward STILGEBAUER : Inferno (roman de guerre d'un Allemand. Ce volume très rare a été confisqué et brûlé dans les Empires Centraux .....	6 »
X... : Hommage à Tolstoï .....	1 50
Blaise CENDRARS : J'ai tué .....	1 25
Israël ZANGWILL : Had Gadya .....	2 »
Paul VAILLANT-COUTURIER : Jean-sans-Pain (Illustré par Picard le Doux) .....	15 »
Lucien LAFORGE : Le film 1914 .....	3 »
Lucien LAFORGE : Le film 1914 (édition de luxe limitée à 400 exemplaires) .....	15 »
Tristan BERNARD : Secrets d'Etat .....	4 50
Léon TROTSKY : Terrorisme et Communisme .....	7 »
N. LENINE : La maladie Infantile du Communisme .....	4 »
N. LENINE : L'Etat et la Révolution .....	4 »
Raymond LEFEBVRE : L'Eponge de vinaigre .....	3 »
Marcel MARTINET : La Nuit (vient de paraître) .....	5 50
Romain ROLLAND : Clerambault .....	8 »
Romain ROLLAND : Au-dessus de la mêlée .....	5 »
Gustave DUPIN : Les Robinsons de la Paix .....	4 50
GOUTTENOIRE DE TOURY : Poincaré a-t-il voulu la guerre .....	4 50
Arthur RANSOME : Six semaines en Russie .....	4 »
Georges LANSBURY : Ce que j'ai vu en Russie .....	4 50
Henri BARBUSSE : Paroles d'un combattant .....	6 75
» La lueur dans l'abîme .....	3 50
» Le couteau entre les dents .....	3 »
X... : LA Commune de Paris (préface de Zinoviev et 32 hors-textes documentaires) ...	5 »
Jean GALTIER-BOISSIERE : Loin de la Rifflette .....	5 »
DEROISIN : Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples .....	3 50
Alfred BEBUISSON : Le Positivisme Intégral .....	6 60
Henry MARX : L'Enfant Maître .....	5 »
Armand BOUR : La Foi Nouvelle .....	4 50
Tristan LEGAY : Victor Hugo jugé par son siècle (un fort volume de 632 pages) .....	3 »
» Les amours de Victor Hugo .....	3 »
F.-J. BONJEAN : Une histoire de 12 heures (préface de Romain Rolland) vient de paraître. Edition Rieder .....	6 75
A. TABARANT : L'Evangile nouveau .....	6 75
Emile DERMINGHEIM : La vie affective d'Olivier Minterne (ce livre paru en 1917, connu pendant la guerre un grand succès) .....	3 »
Henry STRENG : Les amants sur la rive (édition sur velin teinté) .....	3 »
Jean HENNESSY : La mort de l'Aigle (préface de Laurent Taillade) .....	2 »
Lucien DESCAGES : La Maison auxieuse .....	2 »
A.-H. PEVET : Les Traités .....	15 »
UN LIVRE NOIR (révélations sensationnelles d'après les archives sur la diplomatie russe d'avant-guerre, préface de René Marchand) vient de paraître .....	10 »

## La Vie intellectuelle

### LA THÉORIE HISTORIQUE :: DE TAINE ::

Par Albert MATHIEZ  
(Deuxième étude)



La plupart des grands historiens du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas éprouvé le besoin de faire la théorie de leur science ou de leur art. S'il leur est arrivé de parler de leurs méthodes, c'est d'ordinaire pour répondre à des critiques, vers le milieu où la fin de leur carrière, quand leur production était déjà fort avancée. Taine, lui, qui n'avait pas la vocation historique, ne l'oublions pas, a procédé tout autrement. Il a construit d'abord *a priori* la théorie, remettant à plus tard le soin de la vérifier par la pratique. Il avait 21 ans et venait de lire l'*Histoire de la Civilisation*, de Guizot. Ce livre le charma sans doute par la belle unité du plan et par les idées conservatrices libérales qui en sont l'âme. Cette lecture fut, pour Taine, comme une révélation : « Je me mis à chercher les lois générales de l'histoire (44). Le fragment qu'il écrivit alors (45) contient déjà en raccourci, les idées maîtresses qu'il développera bientôt dans son *Essai sur Tite-Live*, et dans ses préfaces des *Essais de critique et d'histoire* et de la *Littérature anglaise*.

Affirmer que les faits historiques sont l'objet d'une connaissance scientifique, qu'ils peuvent se résoudre en lois aussi exactes dans leur genre que les lois de physique ou de chimie, ce n'était pas à cette date de 1850 une grande nouveauté. Déjà Condorcet, Saint-Simon, A. Comte, pour ne citer que ceux-là, avaient cru à l'existence de lois en histoire. Ce qui était plus original, c'était la méthode que Taine préconisait pour atteindre ces lois. Comme il n'avait pas encore fait œuvre historique, il devait forcément raisonner par analogie. Il proposa d'appliquer à l'étude de l'histoire les procédés des naturalistes, dont il lisait alors les livres et suivait les leçons.

« L'assimilation des recherches historiques et psychologiques aux recherches physiologiques et chimiques, voilà mon objet et mon idée maîtresse. » (17 mai 1864, à

Cornélis de Witt. *Vie et Correspondances*, II, 305). Pour mettre de l'ordre dans l'énorme masse des êtres, les naturalistes les rangent par familles et par espèces, selon leurs caractères communs. Le trait distinctif de la famille ou de l'espèce, une fois dégagé, le naturaliste est muni d'un fil conducteur pour se retrouver parmi les êtres. Taine crut qu'il était possible à l'historien d'imiter le naturaliste et de distribuer les faits historiques en espèces et en familles. Il crut qu'il était possible d'y découvrir une sorte de « plan de composition », c'est-à-dire des rapports fixes entre eux et entre les différents groupes qui les constituent. « De même qu'il y a des rapports fixes mais non mesurables quantitativement entre les organes et les fonctions d'un corps vivant, de même il y a des rapports précis, mais non susceptibles d'évaluation numérique entre les groupes de faits qui composent la vie sociale et morale... Ce sont ces rapports précis, ces relations générales nécessaires que j'appelle lois avec Montesquieu ; c'est aussi le nom qu'on leur donne en géologie et en botanique (46) ». Les faits historiques étant liés entre eux par des dépendances mutuelles, le rôle de l'historien sera de chercher la loi de ces dépendances. Il distinguera pour cela à chaque époque différentes classes ou ordres de faits qu'il étudiera séparément en essayant d'en dégager le caractère dominant. « Les ordres de faits sont : 1<sup>o</sup> l'agriculture, l'industrie, le commerce (action de l'homme sur la matière) ; 2<sup>o</sup> la famille et la société dans les différentes formes (action de l'homme sur l'homme) ; 3<sup>o</sup> l'art, la religion, la philosophie (action de l'homme sur les universaux) » (47). Chacun de ces ordres de faits joue, en histoire, le même rôle qu'une famille en histoire naturelle. Le savant qui les étudie élimine les détails accessoires et accidentels pour mettre en lumière les caractères distinctifs : « Vous avez cherché et trouvé la définition d'un groupe, j'entends cette petite phrase

(44) *Vie et Correspondance*, t. I<sup>er</sup>, p. 22.

(45) *Ibid.*, t. I<sup>er</sup>, p. 179 cf. aussi t. II, p. 384.

(46) A. Ernest Havet, de Venise, le 29 avril 1864. *Vie et Correspondance*, t. II, p. 300.

(47) *Plan des Lois en Histoire*, t. II, p. 384 (écrit en 1850).

exacte et expressive qui enferme dans son enceinte étroite les caractères essentiels d'où les autres peuvent être déduits » (48). Telle est la première opération qui sert de point de départ à l'élaboration de la science historique, elle consiste à chercher la formule des groupes. L'étude des différents groupes de faits d'une même civilisation à une même époque, il semble que nous puissions l'appeler l'étude du milieu (49). Une seconde opération consistera à composer les caractères essentiels des différents groupes et à en extraire par abstraction, une formule commune, formule qui résumera toute une époque. Cette deuxième abstraction, on peut l'appeler l'étude du moment. Le moment, c'est la pression exercée par le milieu ou plutôt les milieux (51).

On étudiera ensuite les milieux et les moments aux différentes époques de la vie d'un même peuple, et, par une nouvelle abstraction, on dégagera la formule qui résumera le caractère essentiel, le génie du peuple considéré. Cette formule qui embrasse les différents moments d'un même peuple, Taine l'appelle la formule de la race (51). Il restera enfin à comparer les formules types des différentes races pour en extraire la formule générale de l'humanité, le théorème fondamental d'où l'histoire tout entière découlera par voie de déduction (52).

On ne peut méconnaître sans injustice ce qu'il y a de neuf et d'élevé dans cette théorie de l'histoire. Alors que les historiens de l'époque romantique continuent à considérer l'histoire comme une branche de la littérature, Taine la conçoit comme une science capable d'atteindre, par delà les faits particuliers, des ensembles, des permanences, des régularités, des lois. Il a eu, plus qu'aucun autre, sinon le goût et la passion, du moins le besoin de la science, c'est-à-dire la préoccupation d'ordonner, d'expliquer, d'enchaîner. « Un fait séparé de sa loi, disait-il, est incomplet (53) ». Fortement convaincu qu'il n'y a de science que du général, tout son effort consistera à séparer

en histoire, le général, le permanent de l'accidentel, et, comme le général c'est l'humain, il fut amené à définir l'histoire « une psychologie appliquée (54) ».

Vers le même temps, Fustel de Coulanges écrivait sa *Cité Antique*, que Taine pouvait considérer comme une sorte d'application inconsciente, et avant la lettre de sa propre théorie, puisque Fustel expliquait toutes les institutions de l'antiquité par le seul sentiment religieux, par les idées des anciens sur le culte dû au morts (55).

Alors que l'histoire se bornait encore trop souvent aux faits politiques et continuait à graviter autour de la personne des dirigeants, Taine a eu le mérite de montrer la complexité et l'interdépendance mutuelle des faits sociaux. Il a compris que pour être une science, elle devait embrasser toute la réalité, politique, littéraire, etc., et qu'elle ne devait plus se borner à l'érudition, même illustrée de couleur locale (56).

Par là, Taine va juste et loin. On peut à bon droit le considérer comme le précurseur de cette sociologie positive que se sont efforcés de créer, de nos jours, E. Durkheim et son école (57). Ne nous hâtons pas de rejeter la méthode pour cette raison sommaire que « si le naturaliste opère sur des corps, l'historien n'opère que sur des images et sur des images défectueuses (58). Le disciple de M. Durkheim nous répondrait que nous n'opé-

(54) « L'histoire au fond est un problème de psychologie ». *Littérature anglaise*, introduction, p. XLV. Cf. *Ibid.* p. XVIII (éd. in-12).

(55) Taine a consacré à la *Cité antique* un article des *Débats* (11 nov. 1864) : « ...Cet exposé est systématique, mérite rare et presque sans exemple en ce temps-ci, où les monographies et les recherches de détail se multiplient à l'infini. Ce n'est point un amas de faits qu'il nous donne, c'est l'idée-mère des faits, la conception originale et particulière d'où est sorti le reste. Selon lui, pour comprendre les institutions, les sentiments et les actions des Grecs et des Romains, il faut considérer la société antique à son origine, y constater les croyances primitives importées de l'Inde, le culte du foyer et des mânes... » V. Giraud, *op. cit.*, p. 237.

(56) « Ne croyez pas le contenter (l'historien scientifique) en lui énumérant les faits qui semblent seuls intéresser les hommes, les changements de gouvernement, les intrigues des partis, les guerres des Etats, les renversements d'Empire. Il vous interrogera encore sur la distribution de la richesse, sur la constitution des familles, sur les religions, les arts, les philosophies. A ses yeux, toutes les parties des institutions et des pensées humaines sont attachées les unes aux autres et on n'en comprend aucune si on ne les connaît toutes. » *Essai sur Tite-Live*, p. 31.

(57) E. Durkheim s'est reconnu le disciple de Taine : « Acceptant pour mon compte les principes fondamentaux de cette philosophie (de Taine)... je suis naturellement porté à apprécier favorablement l'œuvre de Taine. Ce n'est pas que la doctrine n'ait grand besoin d'être refondue et repensée, nouveau par un esprit plus vigoureux, plus apte aux vues d'ensemble et aussi d'une culture scientifique beaucoup plus étendue... » M. Durkheim n'acceptait cependant la doctrine qu'à correction. Cf. l'enquête de la *Revue blanche* sur Taine (n° d'août 1897).

(58) A. Aulard, *Révolution française* du 14 mars 1906, p. 201 et Seignobos, dans *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, t. VIII, p. 270.

rons jamais, en toute science, en toute connaissance, que sur des images plus ou moins défectueuses, et qu'il n'y a pas une différence essentielle entre les images qui sont l'objet des sciences physiques et naturelles, et les images qui peuvent être l'objet des sciences sociales et historiques (59). Toute science nouvelle, au reste s'est toujours constituée par analogie avec les sciences anciennes. Que Taine conseille d'appliquer à l'histoire les procédés des naturalistes, le conseil n'a rien en soi de légitime ou d'illégitime. Tout dépend de l'usage qui en sera fait :

Au reste, ce qui était une nouveauté, une étrangeté au temps de Taine, a cessé d'en être une, depuis les beaux travaux de l'école de Durkheim. Une méthode étant forcément une conception *a priori*, une théorie ne se justifie ou ne se condamne pas en elle-même pour des raisons métaphysiques, c'est-à-dire pour des raisons qui n'en sont pas. On doit la voir à l'œuvre et la juger par ses résultats.

Remarquons seulement que la méthode préconisée par Taine s'applique moins à l'histoire qu'à la sociologie. L'histoire a un objet distinct de la sociologie.

Ce qui est accidentel, fortuit, ce qui ne se produit qu'une fois, voilà le domaine de l'histoire. « Les événements, les individus lui appartiennent, aussi bien que les institutions, les collectivités. Sa tâche est de commémorer le passé. Entendue au sens étroit, elle ne serait autre chose qu'une narration chronologique des faits. Si elle s'efforce de rétablir leur enchaînement, c'est toujours leur enchaînement dans l'ordre de succession. Elle reste toujours un récit, une description, un tableau... (60) ». La sociologie, au contraire, visant à être une science, n'étudie, comme le veut Taine, que le général, le permanent, les faits qui se répètent. Cette distinction de l'histoire et de la sociologie, que M. Mantoux oppose à bon droit aux disciples de Durkheim, Taine ne l'a pas faite, et peut-être faute d'expérience historique, faute d'avoir travaillé dans les archives au moment où il construisait sa théorie.

Peu importe, d'ailleurs, que la méthode préconisée par Taine doive s'appeler historique ou sociologique, ne lui faisons pas de querelles de mots. Voyons plutôt le parti qu'il a tiré de ses principes, et disons tout de suite que c'est miracle qu'il n'ait pas discrédité sa théorie à tout jamais par la façon superficielle et parfois contradictoire, dont il l'a lui-même comprise comme par les applications précipitées et fausses qu'il en a faites.

Taine répète à satiété que tout se tient dans le monde moral comme dans le monde matériel. Il devrait semblait-il, en conclure que la science historique ne sera possible qu'après la connaissance complète de l'entière réalité. Il devrait reculer la synthèse à l'époque forcément lointaine où toutes les monographies seront terminées, toutes les sources d'information critiquées, tous les faits établis

(59) Cf. Fr. Simiand, *Méthode historique et science sociale*, dans *Revue de Synthèse historique*, 1903, (p. 5 et suiv. du tirage à part).

(60) Paul Mantoux, *Histoire et sociologie* (réponse à F. Simiand), dans la *Revue de Synthèse historique*, 1903 (p. 2 et 3 du tirage à part).

avec certitude. Fustel, qui avait commencé par une synthèse, d'ailleurs admirable, comprit cependant qu'il avait fait fausse route et consacra la fin de sa carrière à élucider une série de problèmes particuliers. Mais Taine est impatient de certitude. Avant que les matériaux soient dégrossis, avant que les fondations soient creusées, Taine veut construire l'édifice. Il le construit en l'air. D'un seul document, il prétend tirer la formule, la loi d'une âme, d'un siècle et d'une race. « Quand un document est riche et qu'on sait l'interpréter, on y trouve la psychologie d'une âme, souvent celle d'un siècle et parfois celle d'une race... (61) ». Taine se croit un autre Cuvier. Il assimile grossièrement la réalité historique, si mouvante et si instable, aux natures vivantes relativement fixes. M. P. Lacombe, dans sa pénétrante étude, a relevé avec beaucoup de sens, tout ce qu'il y a d'outrecuidant et d'enfantin, dans une prétention qui consiste à tirer d'un seul document de nature littéraire, la physiologie d'un peuple et d'une race. La confession d'un homme supérieur, dit-il très justement, n'est que très peu instructive sur son siècle, car le siècle où cet homme supérieur a vécu, se compose comme tous les siècles d'une immense majorité d'hommes qui ne sont pas supérieurs. « Si celui-là ne diffère pas de ceux-ci par les sentiments ou les idées, comment est-il supérieur ? » Et s'il est supérieur à son siècle, il est un mauvais témoin (62).

Déjà M. Seignobos avait écrit : « D'un acte d'un individu, Taine conclut à tout son caractère, de cet individu à tout un groupe, de quelques épisodes locaux, il tire le tableau de l'état général d'un pays... La généralisation est chez lui un procédé normal (63) ».

Proclamer que les phénomènes sociaux sont conditionnés comme les phénomènes matériels, c'était une vue hardie et féconde. Mais Taine s'est fait illusion sur le véritable caractère de ce conditionnement et de cette interdépendance : Il a cru volontiers que tous les hommes d'une époque se ressemblent en quelque manière et que la connaissance d'une manifestation quelconque de l'activité de l'un d'eux, nous renseigne sur tous les autres. Or, si l'interdépendance des choses existe, elle n'est pas la même partout, dans toutes les classes, dans toutes les régions d'un même pays. Taine a simplifié à l'excès sa conception du milieu et du moment. Il n'a pas pris garde que dans un même temps il existe plusieurs milieux intellectuels ou sociaux, autant que de contrées et de professions. Ici encore M. Lacombe a mis le doigt sur le défaut de la théorie : « Il n'est pas impossible que tous les hommes d'une même époque se rencontrent à penser ou à sentir de même sur un point, sur un sujet, mais d'abord dégager avec certitude cette communauté universelle dans l'époque, est un travail que je tiens pour extrêmement difficile. En aucun temps, cette communauté n'apparaît si aisément, si clairement que Taine se l'imagine. Et puis, voici un écueil, il faudrait s'assurer que l'opinion ou le sentiment sur lequel on paraît s'accorder n'est pas précisément chose traditionnelle, ancienne existant avant l'époque, persistant encore après, dé-

(61) Cité par Lacombe, *op. cit.*, p. 145.

(62) Voir l'argumentation de M. Lacombe, *op. cit.*, p. 146.

(63) Seignobos, *loc. cit.*, p. 278.

bordant l'époque de tous côtés, et par conséquent ne lui appartenant plus en propre et inqualifiable de l'esprit de l'époque. Or, il ya beaucoup de chance pour qu'il en soit ainsi de cette opinion ou de ce sentiment universel (64) ».

De l'idée juste de l'interdépendance des faits sociaux, Taine a passé à l'idée fausse que la société était un organisme : « Une civilisation fait corps et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un corps organique. De même que dans un animal les instincts, les dents, les membres, la charpente osseuse, l'appareil musculaire sont liés entre eux, de telle façon qu'une variation de l'un d'entre eux détermine dans chacun des autres une variation correspondante et qu'un naturaliste habile peut, sur quelques fragments reconstruire par le raisonnement le corps presque entier ; de même, dans une civilisation, la religion, la philosophie, la forme de famille, la littérature, les arts composent un système où tout changement local entraîne un changement général, de sorte qu'un historien expérimenté qui en étudie quelque portion restreinte, aperçoit d'avance et prédit à demi les caractères du reste. » Prenant à la lettre la comparaison du maître, sont venus les sots disciples qui ont décrit la société comme un corps vivant. Si Taine, en un certain sens, est le précurseur de la sociologie positive, il est plus sûrement encore le père de cette sociologie toute verbale et métaphorique qui croule aujourd'hui de toutes parts sous le ridicule après avoir eu un instant les honneurs de la Sorbonne et du Collège de France.

Par un abus analogue, parce qu'il a introduit dans l'histoire, grossièrement et comme en bloc, non seulement les procédés, ce qui était légitime, mais les formules et les définitions des biologistes, Taine a poussé sa conception de la race jusqu'à contredire sa théorie du milieu et du moment. La race devient pour lui un type intellectuel permanent qui caractérise invariablement un peuple pendant le cours entier de son évolution (66). Passons sur la difficulté qui me paraît insurmontable d'établir par la méthode expérimentale l'existence de pareils types intellectuels qui se retrouveraient identiques dans des millions et des millions de cerveaux pendant des siècles. Bornons-nous à remarquer que, de l'aveu de Taine lui-même, la race est à l'origine un produit du milieu, c'est l'impression, l'empreinte laissée par les agents extérieurs sur les cerveaux d'un peuple. Or, comme le milieu change continuellement, le milieu physique comme le milieu social, il doit en résulter logiquement que la race, c'est-à-dire le produit du milieu, doit changer du même pas. « La race n'est jamais, dit justement M. Lacombe, au sens absolu du mot ; elle est perpétuellement en état de formation, de devenir. » (67).

Taine ne pouvait tirer que des conséquences fausses de principes erronés. Ce qu'il a dit des races est aujourd'hui unanimement condamné et ne trouverait plus aucun dé-

(64) Lacombe, *op. cit.*, p. 177.

(66) « Le caractère et l'esprit propres à la race transmis de génération en génération (sont) les mêmes à travers les changements de la culture, les diversités de l'organisation et la variété des produits. » *Essais de critique et d'histoire*, 5<sup>e</sup> éd., 1887, préface, p. XVI.

(67) Lacombe, p. 124.

fenseur, sinon peut-être parmi les pamphlétaires de l'antisémitisme (68). Il a confondu la race et la nation et il lui est arrivé de créer une race hollandaise parce qu'il y a une nation de ce nom. Il n'a d'ailleurs fait de cette idée de race qu'un usage littéraire, mais je n'ai pas à dire ici ce que fut Taine, historien des littérateurs.

L'existence des races sociales dans un même peuple lui a échappé. Il n'a pas vu que par leur genre de vie, leur mentalité, leur condition, les hommes appartenant à une même profession forment des espèces, des familles d'êtres beaucoup plus arrêtées dans leurs contours, beaucoup plus permanentes que les vastes et mobiles ensembles que sont les nations. Il n'a pas vu que, malgré la différence de la langue et des institutions, le paysan français est peut-être plus près du paysan allemand que de ses compatriotes habitant les villes. Cette étude des groupes sociaux, les travaux de Le Play et de son école en ont montré la fécondité. Taine n'a pas senti que les monographies de ce genre étaient la base et la matière indispensable des vastes synthèses qui, seules l'intéressaient.

Enfin Taine ne s'est pas aperçu d'un danger fondamental de sa méthode. Il veut que l'historien découpe les réalités en tranches, en « ordres de faits », qu'il étudie : par exemple l'Ancien Régime et dans l'Ancien Régime, la cour, la magistrature, l'armée, l'église, etc. Le danger, on le devine. Pour composer le tableau d'un de ces groupes, l'historien sera tenté de rassembler des traits empruntés à des moments différents. Il représentera comme fixées, comme figées, des choses qui furent vivantes et qui évoluèrent. « Quand il décrit la Cour, observe M. Aulard, est-ce celle de la Régence, celle de Louis XV ou celle de Louis XVI ? Ce sont ces trois cours à la fois et ce n'est aucune d'elles, mais une sorte de Cour imaginaire d'après des faits réels dont le rapprochement est anachronique. » (69). Déjà M. Sorel avait dit de même : « Pour expliquer les faits, Taine les lie, pour les montrer, il les arrête. Son histoire, ainsi enchaînée et groupée est immobile ; mais il supplée par l'animation du style, au mouvement du récit qu'il supprime. » (70).

(68) Il est remarquable que Taine accepte toute faite la doctrine des races qu'il emprunte à la fois aux naturalistes et aux écrivains allemands de son temps. Nulle part que je sache il n'a réfuté, ni même mentionné les critiques qui avaient été faites bien des fois à cette théorie. Il a lu, paraît-il, puisqu'il le dit, l'*Histoire parlementaire de la Révolution* de Buchez et Roux. Or, Buchez et Roux ont consacré une de leurs préfaces (au tome II B) à démontrer que la doctrine des races était fautive, rétrograde et immorale. « Si elle était réelle en effet, le christianisme qui vint nier la race, la gens, serait un mensonge ; notre révolution française qui accomplit cette négation, notre révolution et tous ses dévouements seraient folie ; si elle était réelle, la vertu serait une prétention, le tempérament serait seul vrai... Admettons un instant la doctrine des races, et l'on nous prouvera facilement que le droit de naissance doit à tout jamais gouverner les sociétés, qu'il est le seul bon, le seul juste, le seul légitime... » (Buchez et Roux, t. III, p. VI et VII.) Précisément parce qu'elle était rétrograde, la théorie devait sourire à Taine.

(69) A. Aulard, *Taine historien de la Révolution française*, p. 31.

(70) cité par Aulard, *ibid.*, p. 30.

## A propos du Rollandisme

Par Henri BARBUSSE

*L'Art Libre* et la *Ressegna Internazionale* ont publié dans leurs derniers numéros une seconde lettre de R. Rolland en réponse à la lettre de Barbusse (parue dans le n° 6 de *Clarté*) et dont ce dernier, absent de Paris, n'a eu connaissance qu'assez tardivement. On sait la répercussion profonde de ce débat d'un ton si élevé dans les milieux intellectuels révolutionnaires. *L'Art Libre* vient de publier l'opinion de quelques intellectuels de France et d'Allemagne, au sujet des deux doctrines exprimées par R. Rolland et Henri Barbusse et notre ami Marcel Martinet dans l'*Humanité* du 25 mars a jugé cette enquête, menée d'ailleurs surtout parmi les rollandistes avérés, avec une sévérité en grande partie justifiée.

Nous publions donc aujourd'hui avec la deuxième lettre de R. Rolland, que beaucoup de nos lecteurs ont dû lire par ailleurs, la deuxième réponse de Henri Barbusse que tous nos amis attendaient avec impatience.

### Deuxième Lettre de Romain Rolland

Je regrette que, dans votre réponse, vous soyez un peu sorti de la mesure, que j'avais tant appréciée dans votre article précédent. Reléguer parmi les bourgeois (1) l'interlocuteur avec qui on n'est pas d'accord, est un procédé commode, mais trop oratoire. Nous ne cherchons pas ici à faire vibrer la corde du chauvinisme national. (Il ne vaut pas mieux que le chauvinisme national) ! Nous sommes en présence, Barbusse, bourgeois ou non, deux travailleurs qui ne devons qu'à notre travail ce que nous sommes, deux hommes libres, qui avons l'un et l'autre durement acheté notre liberté, et qui cherchons tous deux la vérité. Rien de plus, rien de moins...

Quel droit avez-vous de décréter que celui qui ne pense pas comme vous est hors de la Révolution ? La Révolution n'est pas la propriété d'un parti. La Révolution, c'est la maison de tous ceux qui veulent une humanité plus heureuse et meilleure. Elle est donc aussi mienne. Seulement, je n'y puis vivre dans une atmosphère de coterie, comme celle que veulent nous imposer à l'envi, « bourgeois » et communistes. C'est pourquoi j'ouvre les fenêtres. Je suis même prêt à casser les vitres, s'il le faut, pour respirer. — Car nous sommes quelques-uns, qui avons cette prétention (exorbitante, à ce qu'il paraît), de rester dans la Révolution et d'y rester des hommes libres.

Je ne parle plus pour moi seul, comme dans ma première lettre. Dans la polémique qui s'est engagée, depuis, certains de vos amis ont, comme vous, séparé ma cause de celle des Rollandistes. A Rolland, le « Rollandisme » est permis. Aux « Rollandistes », il ne l'est pas. — Je n'admets pas ces privilèges. D'abord, s'ils me sont accordés, en considération des épreuves subies dans le passé, on oublie trop que d'autres ont subi les mêmes épreuves, d'autres ont, pendant la guerre, lutté contre la guerre, risqué tout leur avenir pour la cause internationale, et en portent encore lourdement les conséquences. — Mais il ne s'agit pas ici de privilèges, il s'agit du droit qui appartient à tous : le droit de garder entière sa liberté.

Pour les hommes de pensée, ce droit n'est pas seulement un droit, il est un devoir. Car quelle valeur a une pensée, qui commence par abdiquer en s'embrigadant ? Pensée de parti, pensée d'Eglise, pensée de caste, — l'instrument de toutes les

(1) En y accolant le nom d'anarchiste, selon la tactique du jour. — Et certes, il y a des bourgeois parmi les anarchistes. Mais il y a des bourgeois partout, mon cher Barbusse... J'en connais même dans le parti communiste. Je ne m'en autoriserai pas pour nommer les communistes : « des bourgeois ».

oppressions !... Hélas ! nous la connaissons. Voici des siècles que l'esprit s'efforce d'arracher le bandeau. A chaque bandeau qui tombe : — bandeau de la vieille Sorbonne théologique et royale, bandeau des Universités modernes laïques et républicaines, bandeau de l'Ancien Régime ou de la Révolution, bandeau noir, bandeau blanc, bandeau rouge, — c'est toujours un bandeau. Et le premier devoir, c'est de n'en accepter aucun.

Vous avez, Barbusse, le généreux besoin d'agir, d'agir à tout prix pour arracher les peuples aux misères présentes, et à celles, plus angoissantes encore, de l'avenir menaçant. J'aime en vous cet élan ; et Dieu me garde de le décourager !

Mais j'ai, moi, un autre besoin : celui de voir la réalité, telle qu'elle est, et non telle que je la désire. Un beau plan, bien logique, est beau, sur le papier. Mais je cherche les hommes pour qui ce plan est fait. Barbusse, — (hors de vous et une poignée) — je ne les ai pas trouvés. Le spectacle que donnent les chefs, en France, est, vous en conviendrez, très peu reconfortant. Et dans les masses profondes, je vois, au milieu de l'énorme égoïsme apathique du plus grand nombre, des forces violentes et tourmentées, qui sont faites pour détruire et pour être détruites, beaucoup plus que pour édifier. Je n'ai pas le don de me faire illusion en me répétant : « Il suffit de vouloir, pour que le monde soit changé. » Car je sais, que, justement, le monde ne veut pas. Le monde — notre Occident — est un grand fauve blessé ; il lèche ses plaies et son sang continue de couler. Est-ce par de nouvelles blessures qu'il pourra retrouver son énergie perdue ? Je crains bien qu'il ne se vide du reste de son sang. Précisément parce que je sais les puissances épiques d'une grande Révolution, je ne vois pas en elle un remède désespéré pour les nations épuisées, près de tomber dans les convulsions. C'est, je crois, la grave erreur physiologique commise par les plus hauts esprits révolutionnaires d'aujourd'hui. Une Révolution, pour vaincre, veut des réserves immenses d'énergie, des greniers pleins de la santé robuste et de l'espoir joyeux d'une race. Je ne peux pas l'attendre des loups éventrés, que sont les nations d'Europe, et qui se traînent saignants — (deux ou trois, mourants) — sur le champ de dévastation.

Vous m'accuserez de pessimisme. — Mais, en premier lieu, ainsi que le disait notre ami Gustave Dupin, il y a quelque chose de pire que le pessimisme qui voit le réel sans ciller : c'est le masque d'optimisme qui cache le tourment du visage et les larmes brûlantes. (Ami révolutionnaire, que je ne nommerai pas, tandis que tu te raidissais dans ta dure certitude je les ai vues dans tes yeux !...)

Mais non, Barbusse, je ne suis pas pessimiste ! Car je n'ai pas fixé à mon espoir les bornes étroites du présent, ou de l'immédiat avenir. Je suis habitué par l'histoire à embrasser de plus vastes espaces ; et je sais que Paris n'a pas été bâti en un jour, que l'unité humaine ne le sera pas en un siècle. Je n'en crois pas moins en elle. J'y crois même beaucoup plus, puisque les échecs passagers ne peuvent m'ébranler. Et, sans connaître jamais un jour de désespoir, je travaille constamment à préparer l'avènement de notre idée.

C'est ici que vous m'attendez, avec votre interrogation sur l'action que je propose.

Notre ennemi commun, Barbusse, c'est la violence oppressive de la société humaine, telle qu'elle existe à présent. Mais contre cette violence vous armez une violence adverse. A mon sens, (je l'ai dit et je n'y reviens pas), la méthode ne

mène qu'à la destruction mutuelle. Si, contre vos ennemis, comme l'ont fait pendant la guerre Allemands et Français, vous agissez à l'instar de nos ennemis, il y aura peut-être, au bout de la guerre sociale, quelque autre traité de Versailles, une victoire par écrit ; mais, en fait, ce sera la ruine de tous. — Admettons que je me trompe ! Il est, en tout cas, d'autres armes que je prétends employer.

La première sur laquelle je n'insisterai pas, car elle est ou devrait être spéciale aux intellectuels — (mais nous le sommes, vous et moi ; et avant de penser aux devoirs des autres, il faut bien commencer par accomplir le devoir de son métier) — la première, c'est la lutte intrépide de l'esprit pour la vérité, toutes les forces de la raison bandées, — aussi bien pour voir, contrôler, juger les actes du pouvoir, comme nos vaillants amis de l'Union of Democratic Control, que pour railler, flageller, lapider les abus, comme la critique acérée, l'ironie, acharnée de Voltaire et des Encyclopédistes, qui ont plus fait pour la chute de la royauté que la poignée d'écervelés qui ont pris la Bastille.

Mais il est une autre arme beaucoup plus puissante, et qui convient à tous, aux plus humbles et aux plus hauts ; elle a prouvé déjà son efficacité chez d'autres peuples, et l'on s'étonne qu'on n'en parle jamais en France : c'est celle qu'employèrent, chez les Anglo-Saxons, des milliers de Conscientious Objectors, celle au moyen de laquelle Mahatma Gandhi sapa actuellement la domination de l'Empire Britannique dans l'Inde : — la Non Acceptation : — je ne dis pas : la non-Résistance ; car, ne vous y trompez pas, c'est la suprême résistance. Refuser son consentement et son concours à l'Etat criminel est l'acte le plus héroïque qui puisse être accompli par un homme de notre temps ; il exige de lui — de lui, un individu, seul, en face de l'Etat colosse, qui peut l'étrangler froidement entre quatre murs — il exige une énergie et un esprit de sacrifice incomparablement plus grands que d'affronter la mort, en mêlant son haleine et sa sueur d'agonie à celles du troupeau. Une telle force morale n'est possible que si l'on réveille au cœur des hommes, — de chaque homme, individuellement, — le feu de la conscience, le sens quasi-mystique du divin qui est en chaque esprit, et qui a soulevé, aux heures décisives de l'histoire, les grandes races jusqu'aux astres.

Mais c'est là ce dont « on ne se doute pas assez chez vous », pour reprendre, avec quelque malice, (amicale, je vous assure !) un mot qui vous a fait sursauter, sans que vous vous soyez demandé si peut-être le manque d'égards avec lequel certains de vous parlaient de nos croyances intimes ne nous avait pas — à moi-même et à d'autres de mes compagnons — été sensible. Trop occupés des forces collectives, (dont je connais, autant que quiconque, le formidable magnétisme), vous n'attachez peut-être pas assez de prix à la conscience individuelle, seule, religieusement seule, et nue. — Conscience, levier du monde. Celui de vous qui le sentait le plus vivement était le pauvre Raymond Lefebvre, votre ami et le mien, qui voulait fonder une mystique des héros de la Révolution. — Mais cela non plus ne peut être l'œuvre d'un jour. Les deux grands facteurs de toute profonde transformation humaine sont, — d'abord, (et nous serons d'accord), le sacrifice, qui est l'exemple héroïque de cette transformation, accomplie par soi-même, — et en second lieu, le temps, le maître-maçon qui bâtit avec la peine et le sang des générations. Que de générations de sacrifices, quelques-uns éclatants, le plus grand nombre obscurs, il a fallu pour fonder sur les ruines indestructibles de Rome le nouveau monde chrétien ! Pensez-vous que la Révolution, qui doit fonder l'unité

fraternelle des travailleurs humains, soit de moindre importance, pour croire qu'elle aura besoin de moindres délais afin de s'accomplir ?...

Chers amis, ne m'en veuillez pas d'être par l'âge, votre aîné, et de croire moins que vous aux réalisations prochaines ! En tout cas, vous ne croyez pas plus que moi au devoir de ne jamais perdre un jour, pour en hâter la venue... Non, l'attitude que je conseille à mes compagnons n'est pas une attitude de détachement et de renoncement. Je dis, tout au contraire : « Ne vous endormez jamais ! Ne transigez jamais ! Ne pactisez jamais avec l'injustice et le mensonge ! Arrachez de vous, l'un après l'autre, tous les vieux dieux, pour faire place aux dieux nouveaux, — (dont l'Humanité ne sera peut-être pas le dernier) ! Osez ! Sacrifiez-vous ! Et, soyez-en certains, vos peines ne seront pas perdues. Vous travaillez pour les siècles. Il ne faut pas vous plaindre de ne pas toucher au but. Jouissez d'avoir part à une œuvre qui dépasse infiniment la durée de votre vie. C'est une façon de goûter, vivants, à l'immortalité. »

\*\*\*

Je vous entends, Barbusse, vous dites : « Pendant ce temps, la France meurt, l'Europe est menacée. » Défendez-les donc ! (Bien que j'entende aussi l'implacable Némésis, qui dit : « L'Europe expie. La Justice s'accomplit »... Mais, jusqu'au bout, l'homme doit lutter contre le Destin). Lutte donc, Barbusse ! Nous lutterons avec vous, mais en hommes libres, pour ce qui nous semblera juste, contre ce qui nous semblera injuste. Nous respectons votre foi, nous admirons votre vaillance. Mais ne nous obligez pas à croire tout ce que vous croyez, à faire tout ce que vous faites ! Ce serait non seulement une intolérable exigence, mais une lourde erreur politique, de contraindre, dans les cadres d'une même cause, tous les hommes aux mêmes devoirs.

Et, au bout du compte, une des meilleures façons de défendre l'Europe et l'avenir, est encore de bien faire son métier. Si tous combattaient, qui donc remplirait les granges ? Et que vaudrait le monde sorti de votre Révolution, si savants et artistes ne continuaient leurs recherches, sans sacrifier d'une ligne aux nouveaux dogmes sociaux leur idéal de vérité ou de beauté, — et même sans se rappeler que ces dogmes existent ? — Car il y a, Barbusse, quelque chose au-dessus de l'humanité d'un jour, avec sa foi, ses deuils et ses triomphes éphémères : c'est l'humanité de toujours.

Je m'adresse à vous, mes confrères écrivains, — à vous, de préférence qui prétendez marcher à l'avant-garde de la pensée ? Croyez-vous, que le devoir actuel de l'artiste, du savant, de l'homme de pensée, soit de s'engager, comme en 1914 dans l'armée du Droit, en 1922 dans celle de la Révolution ? — Ou bien, ne vous semble-t-il pas que la meilleure façon de servir la cause humaine et la Révolution même, c'est de garder l'intégrité de votre pensée libre — fût-ce contre la Révolution, si elle ne comprenait pas ce besoin vital de liberté ! Car, si elle ne le comprenait pas, c'est qu'elle ne serait plus la source de renouvellement, elle serait devenue une forme nouvelle du monstre aux cent visages : la Réaction.

P. S. — Deux mots encore, Barbusse, au sujet de votre *géométrie sociale*. Vous vous êtes irrité de mon « sourire ». Il était sans aucune malignité. Je sais bien qu'un grand artiste comme vous déborde l'étroitesse de toutes les formules. Je voulais seulement vous mettre en garde contre le danger de celle que vous aviez employée. Et vos explications nouvelles ne suffisaient pas à l'écartier.

Il est parfaitement vrai de dire, comme vous le faites, que ce qui est fragile et aléatoire, ce sont les hypothèses métaphysiques qu'admet la science expérimentale, mais non les rapports constants qu'elle fixe entre les apparences. Oui, nous ne connaissons, grâce à nos sensations, que des

rapports que nous appelons phénomènes, car nous ne jugeons que par rapport à une certaine unité, base de comparaison, dont le choix indique à quelle échelle d'observation nous nous plaçons. Ainsi la science ne connaît que des faits ; et cette connaissance, à une échelle donnée, est vraie.

Mais vous semblez confondre ces faits scientifiques avec les lois, en reportant sur celles-ci la vérité de ceux-là. Déduire des faits une loi, c'est superposer à un groupe de faits une construction abstraite, qui, elle, dépend des hypothèses métaphysiques fondamentales. Car pour établir une loi, on fait abstraction de certains rapports, dans l'ensemble donné, pour n'en considérer que certains autres. Et cette abstraction est une opération de notre cerveau, surajoutée à la réalité.

Il est donc faux de dire que *quelle que soit la théorie qui prévaille sur la nature essentielle d'éléments comme l'espace, le temps ou la matière, la réalité, des lois physiques ou chimiques n'en est pas entamée*. Preuve en est que la loi de gravitation et toutes les lois de la physique énergétique ont été modifiées par les théories d'Einstein. Direz-vous que cela ne touche pas à leur réalité ? Mais qu'est-ce que la réalité des lois ? Il n'y a pas de lois dans la nature. Elle ne nous livre que des rapports entre des faits, et la loi vient de nous, de nous seuls. Si vous croyez que les lois naturelles ont une existence concrète, vous êtes, Barbusse, un mystique sans le savoir.

Ce n'est pas encore le plus grave. Voici la phrase qui, dans votre article, suit immédiatement celle que je viens de discuter et qui clôt votre raisonnement : « Je n'ai pas dit autre chose que cela, et je persiste à l'affirmer, en même temps que la notion que fait des rapports de l'identité de la sociologie et des autres sciences appliquées. »

Ici, vous commencez par sauter d'un bond, des sciences pures aux sciences appliquées. Et vous reportez sur celles-ci cette vérité que vous attribuez à celles-là. Admettons que les lois physiques (les plus précises de toutes) cadrent exactement avec la réalité. Quand nous en appliquons une, nous considérerons comme négligeables toutes les actions du milieu qui ne dépendent pas de notre loi. Nous commettrons donc une abstraction : certainement justifiée ; mais notre loi appliquée le sera avec une approximation donnée (sans parler des erreurs d'expérience !)

D'un autre bond, vous passez des sciences physiques et chimiques à la sociologie. Or, si les lois physiques et chimiques sont déjà très difficiles à appliquer aux êtres vivants isolés, comment les appliquera-t-on à des colonies de vivants où l'élément psychologique joue un rôle énorme que nous ne pouvons encore qu'à peine déterminer ? On ne possède en sociologie que des lois de fréquence, approximations grossières. Et les seules lois mathématiques que l'on y puisse appliquer couramment sont... celles du calcul des probabilités !

Nous sommes loin de la *géométrie sociale* !

Je conclus, mon cher Barbusse, que vous êtes un homme de foi. Dans ma bouche, ce n'est certes pas une critique. Je suis aussi un homme de foi. Nos dieux sont attelés ensemble au char de la République. Le vôtre, si je ne me trompe, se nomme : *Egalité*. Et le mien : *Liberté*.

« Ce sont deux puissants dieux... », comme dit la vieille reine, dans Racine. Ils ne s'entendent pas toujours très bien. Tâchons de les mettre d'accord. Et, qu'ils s'entendent ou non, nous, serrons-nous les mains ! R. R.

### Réponse de Henri Barbusse

Je lis dans le numéro de la « Rassegna Internazionale » que je reçois à l'instant, la réponse que vous faites à ma réponse. Ce n'est pas très volontiers, je vous l'avoue, que je vous suis dans les détails de cette polémique. Ainsi que je vous l'ai dit tout d'abord dans une lettre personnelle, j'ai répugné extrêmement, en principe, à ce débat public entre nous. J'estime, de plus, qu'il est plus nuisible qu'utile à notre cause commune par suite des déviations auxquelles il commence déjà à se plier. J'ai l'impression que la discussion se met à tourner autour de la question primordiale et capitale qui l'a engendrée.

Je résiste donc à l'envie de mettre minutieusement au point les considérations scientifiques par lesquelles se termine votre seconde lettre et où il me semble que nous nous

embrouillons quelque peu. Nous nous éloignons, en tous cas, de la simplicité de l'affirmation que j'avais apportée sur ce point.

Ne m'en veuillez pas, mon cher Romain Rolland, si je tiens uniquement à vous ramener au point de départ. J'ai adressé à l'état d'esprit que j'appellais le « rollandisme », un reproche extrêmement net et simple. Je lui ai reproché de s'orienter vers une besogne négative et de ne rien apporter de réel et de réalisable dans le domaine positif.

Certes, la critique des institutions que vous avez proclamée comme un apôtre et que d'autres voix ont répétée après votre grande voix, est, en tous points, celle que tous les honnêtes gens et tous les esprits qui ne sont pas faussés et corrompus, doivent faire leur. Nous n'avons rien à reprendre ni à ajouter au tableau et au jugement que vous avez faits des formules sociales consacrées. Mais ceci dit, je répète que vous vous bornez à faire la critique de ce qui est indéfendable et que, à la place de ce que vous combattez, vous ne proposez rien.

Je dis : Vous ne proposez rien, ce n'est peut-être pas ainsi que je devrais m'exprimer. Je veux dire : Vous ne proposez rien de viable. Vous ne proposez rien qui puisse supplanter ce qui ne doit plus être, qui constitue un corps de doctrine positif et réel sur lequel les volontés créatrices des hommes puissent dire : Oui ! — maintenant que dressées par le passé, elles ont dit : non !

Votre foi, votre passion de vérité et d'équité, sont pleines de généreux espoirs et riches de bonne volonté. Mais ce n'est pas avec cela que l'on referra les tables de la loi, et que l'on retournera, comme il faut avoir le grandiose courage de le faire, de fond en comble, la structure sociale.

Pour que l'ineptie sanglante de l'antique formule suscite enfin l'innombrable puissance réformatrice, il faut que le culte du bien et du mieux, que ce mysticisme de l'équité auxquels je crois comme vous, il faut que même le paroxysme de souffrance, même l'ivresse de misère, puissent se cramponner, s'attacher à un plan précis et explicite de loi nouvelle.

Nous sommes partis ensemble avec la même haine du mal, avec le même élan. Après avoir dit : Voici ce qu'il ne faut pas, quelques uns ont épié la vérité contraire à cette réalité, et ceux-là disent de ce grand idéal logique : Voilà ce qu'il faut ! Mais vous n'êtes plus avec eux.

Pourquoi ? Pour des raisons, laissez-moi le dire avec brutalité (ces questions sont trop graves pour que nous perdions notre temps à chercher des chinoïseries diplomatiques), pour des raisons qui me semblent confuses, arbitraires, ou qui se perdent dans le verbalisme.

Car c'est ainsi qu'il faut qualifier ce complexe et étrange débat sur le mot de violence. Ils sentent le sophisme. Alons ! sortons de la scolastique et entrons dans la vie. La contrainte — je préfère employer ce mot dont l'extension est plus vaste et le son plus précis que celui de violence — ne peut pas être raisonnablement éliminée dans aucune espèce de conception sociale et d'organisation de l'avenir. Indépendamment des cas où sa nécessité est criante (car vous n'allez pas protester toutes les fois qu'un gendarme usera de violence à l'égard d'un malfaiteur), on ne saurait envisager aucune réalisation d'ensemble, ni la cohésion ou la discipline elle-même, sans un élément de contrainte. Les différences qu'il y a entre la « théorie » individualiste et la « théorie » collective, c'est que celle-ci assemble et unit, c'est-à-dire contraint dans un sens, les éléments qui composent un groupe.

(1) Lire : MAHATMA GANDHI, *Svaraj in one year* et *Indian Home rule*.

Vous parlez de la « non acceptation » telle que Gandhi s'attache à la faire éclore dans l'Inde anglaise. Cette idée de la « non acceptation » est sœur de celle de la « lutte des bras croisés », de la grève. Parmi les principes que Clarté a exposés au moment de la fondation du Groupe, figurait celui-là ; ses bulletins de propagande dégageaient l'idée de grève comme grand moyen d'action. L'une des propositions de Clarté disait, en effet, à peu près ceci : « La grève générale, la grève politique, est plus efficace et plus utilitaire que la grève professionnelle. Entre la révolution et l'évolution, elle constitue de la révolution pacifique ».

C'est vous dire que nous sommes tout à fait d'accord sur l'importance capitale que peut prendre en certaines circonstances, en vue du triomphe d'une idée, cette passivité héroïque. Mais pensez-vous sérieusement que de pareils mouvements, dont l'efficacité dépend de l'unanimité ou de la quasi-unanimité des consentements, puissent se déclencher sans aucune espèce de contrainte ? S'il n'y avait pas de syndicats pour montrer aux travailleurs leur devoir et aussi pour en exiger d'eux l'accomplissement, il n'y aurait jamais de grèves, mêmes partielles, mêmes petites. C'est là tout le fond de la question, c'est là que deux conceptions tout à fait contraires se heurtent, dont il faut nécessairement que l'une soit vraie et l'autre soit fautive. Puis, en supposant victorieuse cette bataille menée par l'immobilité et le silence, va-t-on confier l'accomplissement de la reconstruction sociale à la seule bonne volonté de chacun, c'est-à-dire en ne forçant personne à agir dans un sens plutôt que dans un autre ? Si oui, la victoire ne durera pas un jour et tous les sacrifices auront été bien inutiles. Sinon, on fait acte de violence et de contrainte.

Il est vain et puéril d'aspirer à l'énorme modification sociale dont l'humanité a besoin pour vivre, si on prétend éliminer la violence et la contrainte de la préparation et de l'édification du nouvel état de choses. Si ceux qui se montrent les ennemis les plus offensés de la violence voulaient bien réfléchir sur un point quelconque de la réalité, ils seraient amenés à reconnaître qu'il ne faut pas dire : « pas de violence sous aucune forme », mais qu'il faut admettre comme absolument nécessaire, si l'on ne veut pas rester dans le chaos ou se perdre dans l'abstrait, une certaine dose et une certaine espèce de contrainte. Ce n'est pas autre chose que ce que mes camarades et moi prétendons affirmer. Nous ne sommes pas les hommes sanguinaires que la grotesque terreur bourgeoise fait de nous. Toute idée de représailles est profondément éloignée de notre esprit. Si l'établissement d'une société équilibrée et fraternelle provoque, de la part de ceux qui sont intéressés au maintien de lois abusives, des mesures sanglantes, nous n'en sommes pas plus responsables que des exécutions et des persécutions qui peuvent s'abattre sur le magnifique refus passif des « non consentants ».

Disons même : qui ne peuvent pas ne pas s'abattre... Appliquons, par exemple, à notre pays et à des éventualités possibles autour de nous, cette idée de la « non acceptation ». Prenons le cas de la mobilisation : aussi bien, c'est celui que nous avons discuté dans deux congrès internationaux d'anciens combattants. L'application du principe en question se traduirait immédiatement, en cas de mobilisation, par le refus d'un certain nombre d'hommes de prendre en mains une arme et de rejoindre leur poste de combat. Ces réfractaires seraient, non moins immédiatement, traduits devant des conseils de guerre et il

notre organisation méthodique.

en résulterait un massacre de plus : dès le premier instant, l'acte conçu sous l'influence de la non violence, prendrait, dans un autre sens, un caractère atroce et tragique de violence. Et lorsqu'il s'est agi, dans les congrès dont je vous parle, non plus de mots, mais de décisions susceptibles de se traduire dans des actes ; lorsque nous, les anciens soldats, naguère étiquetés ennemis, et qui prétendions organiser la fraternité internationale des victimes de la guerre, nous avons examiné le texte d'une motion tendant à préconiser pour tous les membres des diverses sections nationales de notre Internationale, le refus de porter les armes, eh bien, nous, les révolutionnaires, nous n'avons pas osé, par crainte du sang que cela ferait couler, voter cette initiative que vous venez aujourd'hui — par horreur de la violence ! — proposer à l'encontre de

Pour que de pareilles manifestations de refus de collaboration à l'action publique puissent aboutir, il faut, je le répète, qu'elles émanent d'une majorité considérable, afin que leur répression devienne matériellement impossible. Dans ces conditions, ce vaste moyen est susceptible de triompher, mais ce triomphe suppose, pour ainsi dire, la question qui nous occupe résolue, car pour arriver à l'unanimité victorieuse, il faut une organisation collective : on ne peut pas prétendre sérieusement que par le simple consentement individuel on arrive jamais à des résultats d'une telle envergure. Que si, ce que vous appelez l'éducation individuelle consiste à organiser cet innombrable consentement, il n'y a aucune espèce de différence entre ce que nous faisons et ce que vous proposez à la place, à la suite de votre excommunication.

Puisque je viens de parler d'un des moyens positifs que vous préconisez pour remplacer nos dangereuses et blâmables méthodes, je veux aussi dire un mot de votre second moyen.

Vous parlez de la propagande accomplie par « l'Union of Democratic Control » dans le but de donner aux peuples le droit d'examiner les faits et gestes des diplomates. Nous avons tous la plus haute considération pour l'homme de cœur et de caractère qui a fondé « l'Union of Democratic Control » : E. D. Morel, et il m'est arrivé de lui décerner publiquement le plus grand éloge que je pouvais trouver, en l'appelant « le Romain Rolland anglais ». Son rôle pendant la guerre a été courageux et admirable et c'est un des plus respectables moralistes de notre époque. Toutefois, je n'ai jamais caché les réserves que je faisais au sujet des résultats qu'on peut attendre de l'organisme qu'il a fondé. En principe, certes, il est très excellent que le peuple contrôle ce qui conduit ses destinées. Mais il est naïf de se figurer que les peuples pouvant posséder cette souveraineté-là tant qu'ils seront esclaves sur tous les autres points ; tant que la vieille organisation continuera à fonctionner et à sévir en toutes ses autres parties. La diplomatie secrète, n'est qu'une fraction d'un tout. Si on l'extirpe en laissant subsister le reste, la partie lésée repoussera vite ou quelque autre rouage la remplacera dans le vieux mécanisme qui n'est que trop cohérent. Le contrôle préconisé par « l'Union of Democratic Control » n'est donc qu'un moyen tout à fait insuffisant de solutionner une question qui dépasse singulièrement toute initiative partielle. Ces solutions ne sont même, en réalité, que des apparences de solution. Ce ne serait même pas préparer une future réforme que d'accomplir celle-là, au contraire, car les pseudo-réformes consolident un système de gouvernement, le rendent plus viable et, lui apportant un prestige moral de libéralisme démocratique, lui don-

nant plus de cohésion contre les efforts des réformateurs, alors qu'au fond rien n'est changé.

Je me base, mon cher Romain Rolland, sur les seules affirmations d'ordre positif que j'ai trouvées dans votre lettre pour appuyer la critique générale que je vous adresse. Vous incriminez le Communisme international qui n'est que la simple contre-partie réfléchie du capitalisme international et qui renferme dans un vaste ensemble équilibré la théorie et la pratique d'une société basée sur les assises populaires et humaines, sur la vie, sur l'effort de chacun et de tous... Vous incriminez Clarté qui n'est pas communiste, qui est indépendante, et dont la doctrine constitue, si l'on veut, le cadre de principe d'un socialisme selon la raison et la conscience, et cela pour préconiser, au nom de ce vague précepte « pas de violence sous aucune forme » des mesures non moins vagues, en tous cas fragmentaires et insuffisantes d'où la violence ne peut pas, en fait, être exclue et qui manquent, si elles ne sont pas étayées par d'autres, de portée et de signification réelles.

Je me suis laissé entraîner au-delà des bornes que je m'étais prescrites pour ma réponse. Ne m'en veuillez pas. Au reste, en me relisant, je m'aperçois que je n'ai fait absolument que répéter ce que je disais antérieurement — et excusez cela aussi !... Vous dites que je suis le champion de l'égalité, alors que vous êtes plutôt celui de la liberté. Peut-être cette formule résume-t-elle, en effet, tout ce débat que nous reprenons chacun à tour de rôle et qui se déchaîne entre deux tendances fondamentales de l'esprit. Hélas, la liberté est de caractère essentiellement utopique : c'est une richesse de poète. La liberté n'a pas de valeur absolue puisque il ne peut jamais être question de vraie liberté, de liberté complète, mais seulement d'un maximum. Comme la violence, la liberté est un mot qu'on peut trop facilement accommoder à toutes les circonstances. Il n'y aurait pas besoin de grande ingéniosité pour montrer que le capitalisme impérialiste, fauteur de la misère et de la guerre, est fondé sur la liberté trop grande qu'ont certains individus d'exploiter, d'accaparer et d'utiliser à leurs fins personnelles, le faisceau des efforts humains. Si vous pouviez fonder de toutes pièces une société nouvelle, l'établiriez-vous selon la liberté réelle, c'est-à-dire en permettant à chacun de faire ce qu'il lui plaît ? Certes non, car pour qu'une pareille réalisation ne s'effondrât pas immédiatement dans le désordre, il faudrait fabriquer une nouvelle espèce d'homme, ce qui est plus laborieux que de faire une nouvelle société. La liberté est une puissance négative ; elle n'existe que pour la part qu'il y a lieu d'arracher au despotisme des réglementations établies. L'égalité, est, au contraire, un terme qui transporte dans la région des institutions, une précise notion scientifique. L'égalité peut et doit intégralement exister, à condition, bien entendu, qu'on n'aille pas envisager utopiquement l'égalité des individus (cela n'a rien à faire avec le point de vue social), mais seulement l'égalité des droits de chacun devant la juste loi commune. Si généreux et si nobles que soient souvent les héralds de la liberté, celle-ci est une force dangereuse à manier, parce que dérégulée, sans limites, et, à proprement parler, sans forme. L'égalité qui est restreinte et positive, est une meilleure matière pour bâtir l'édifice collectif ; elle passe, pour ainsi dire sans déperdition, des mots dans les choses.

Vous me reprocherez de vous traiter « d'anarchiste et de bourgeois ! » Il serait enfantin et ridicule de ma part d'apporter vis-à-vis d'un homme tel que vous, ce genre

d'arguments qui consiste « à dire des choses désagréables ». Mon but n'est nullement de vous désobliger ou de vous blesser. Ce que j'ai dit là, correspond, à mon sens à une réalité sérieuse et grave. En ce qui concerne le premier de ces termes nous serons d'accord, je pense, pour dire qu'il ne constitue pas un outrage ! J'ai beaucoup de camarades anarchistes que je respecte et que je considère d'autant plus qu'ils mettent leurs théories humanitaires en pratique. Mais je n'ai jamais dissimulé à ces camarades le danger qui s'attache, à mon sens, à des théories purement sentimentales et morales et qui sont par trop inorganisées. Ce que j'appelle le « rollandisme » c'est exactement ce que d'autres appellent l'état d'esprit anarchiste et je crois que ce rapprochement est fondé. Ennemis du capitalisme bourgeois dont ils n'admettent pas la barbare incohérence, les anarchistes ne le combattent qu'avec l'arme insuffisante de l'initiative individuelle et prennent ombrage de tout ce qui est organisé sous prétexte que ce ne peut être qu'une autre forme du despotisme et de l'oppression. Toute croyance sincère est respectable, mais, de celle-là, bien des malheurs peuvent tomber. Elle engendre des sacrifices individuels parfois sublimes ; mais elle est de la démolition qui ne sait pas, qui ne peut pas rebâtir.

J'ai dit aussi que les arguments que vous assemblez contre la doctrine républicaine intégrale que nous défendons, ressemblent à ceux dont use la polémique bourgeoise. J'ai dit cela, parce que cela aussi est exact. Il est exact que nous avons entendu tout cet ordre d'objections, de la part de ceux qui veulent avant tout maintenir l'ordre de choses existant.

Ne vous méprenez pas sur la nature des assentiments disparates que vous recueillerez en vous posant en adversaire courtois, mais en adversaire, de cette minorité de réalisateurs qui se sont levés à notre époque. Vous n'aurez pas seulement avec vous les esprits aussi nobles et aussi purs que le vôtre, vous aurez aussi les conservateurs qui ont peur, avant tout, de l'énergie pratique, et, en bloc, tous ceux qui, avec un sens admirable des réalités, comprennent que la grande affaire sérieuse vitale, est, en ce moment, de déconsidérer l'expérience révolutionnaire russe.

Vous aurez avec vous les demi-libéraux et les demi-pacifistes ravis de faire des rêves humanitaires à bon compte et sans risquer qu'ils se réalisent — ceux qui préfèrent piétiner dans des congrès quasi-officiels et préparer des fraternités d'expositions universelles plutôt que d'aventurer du vrai dans le réel, ceux qui s'absolvent de leur incapacité malfaisante en montrant du doigt les hommes qui se compromettent à avoir raison « jusqu'au bout » et en les traitant de sectaires. Oui, il faut le dire parce que cela est, et parce que, tout de même, cela a un sens, vous aurez, vous approuvant, tous vos ennemis. Que les socialistes aient commis des fautes, que la doctrine ait encore en quelques points, quelques flottements, soit. Mais si l'impérialisme, la rapacité de l'oligarchie métallurgiste et militariste, si l'oppression de la richesse avec tous ses prétextes de patries, disparaissent un jour, ce sera parce qu'il y sera substitué une forme de société se rapprochant infiniment de celle qui est écrite dans ce grand rêve calculé qu'est le socialisme. A côté de cette évidence que m'importe tout le reste !

Ce que vous avez dit — ce que vous avez fait — nous restera toujours sacré, et toujours précieux, et nous nous en servirons pour aller, malgré vous, plus loin que vous. Amicalement à vous.

# Poètes Juifs nés de la Guerre

Par L. BLUMENFELD

La littérature juive passe par une période d'activité très importante, et un article de revue ne saurait suffire pour indiquer, même dans ses traits généraux seulement, les divers courants du mouvement intellectuel yidisch d'aujourd'hui.

C'est que, à l'encontre de toute autre littérature, la littérature de langue yidisch subit la loi de décentralisation que lui impose la destinée du peuple d'Israël...

Nous savons qu'à Vilna comme à Varsovie, à Londres, Berlin, New-York et Buenos-Ayres, il y a des foyers intellectuels juifs. Passer en revue les courants directeurs de toutes ces agglomérations intellectuelles, analyser les œuvres créées dans la *Diaspra* ou présenter un tableau synoptique de la vie littéraire juive en ces diverses régions, est une tâche considérable.

Nous ne voulons ici qu'aborder une partie de ce travail, soulever un coin du voile, parler brièvement des poètes yidisch de l'Ukraine qui se sont révélés pendant la guerre de 1914.

En 1919, nous est révélé le poète Hopstein, originaire d'une colonie ukrainienne. Le jeune orphelin est si peu différent de ses autres camarades non juifs, qu'il a pu passer pour chrétien et bénéficier ainsi, sous le régime tsariste, de l'instruction scolaire supérieure.

Voilà donc Hopstein fondu dans la masse ukrainienne, considéré comme autochtone et vivant de la vie commune, loin de toute culture juive ou même de la moindre influence yidisch. La guerre de 1914 le surprend à l'Université. Russisant déjà remarquable, Hopstein écrit des vers. Mais appelé sous les drapeaux, le jeune poète est par le fait du hasard introduit chez des juifs où la littérature yidisch est en honneur.

Hopstein sent aussitôt s'éveiller en lui un désir de connaître la langue de ses parents, et le soldat-poète, assidûment apprend le yidisch. Au bout de deux ans, Hopstein parvient à composer de remarquables poèmes yidisch. Il excelle à nous donner des pièces pleines de grâce où pétillent un esprit inépuisable. Ses poèmes sont parfaits de forme, vers harmonieux et souples, rythme plein et d'une suavité exquise. Socialiste convaincu et réfléchi, Hopstein se garde de chanter son idéal en vers. Dans ses vers, où il y a toutes les sensations du lyrique échevelé, Hopstein dit sa volonté d'agir, de labourer. Il désire travailler sans cesse, ployer sous la tâche. Chaque jour, le poète veut dénombrer les trésors de son effort accompli. Il sent le poids de la charge écrasante qui nous est imposée ; et languit après la lumière, la danse et le soleil éblouissant. Il rêve d'un temps et d'un lieu d'harmonie, de calme serein et de pieux recueillement. Il redoute la tourbe effervescente et chaotique ; il craint les foules : ses trésors lyriques si personnels peuvent en pâtir... Nous trouvons chez lui une belle nature, un artiste harmonieux et contemplatif. Il fuit les occupations matérielles, et se passionne pour la forme dans le domaine poétique.

Il y a aussi chez lui une étincelle du mysticisme ardent et pathétique d'Alexandre Blok. Loin de le desservir, ce sentiment rend les vers du jeune Hopstein accessibles aux traductions, et confère à ses poèmes une valeur universelle, panhumaine.

\*\*\*

Un autre jeune poète yidisch sorti de la guerre, est Leib Cvitko. En lui, nous ne trouvons pas l'âme apaisée de

Hopstein, le doux et langoureux rêveur aspirant à la retraite ombreuse ! Non, Cvitko se montre agressif et âpre pour autant que l'autre est las et résigné.

Leib Cvitko exerça deux métiers manuels, sans toutefois que ce cumul lui fit trouver la fortune. Dès l'âge de huit ans, le pauvre garçon dut se suffire. Il apprit l'art de peindre les enseignes et aussi celui de faire des chaussures... Plus tard, il travailla comme tanneur. Avancé en âge, l'orphelin apprit qu'il descendait de célèbres rabbins, et ils s'orienta vers les lettres...

Esprit inquiet et chercheur, Cvitko souffre de ce que, selon la parole de Schopenhauer, « sous les vêtements, nous sommes tous nus ». Il s'applique à comprendre le monde, mais se plaint de trouver de la boue sur son chemin... Dans un de ses poèmes, *Les Blondes*, le poète essaie de concilier l'euro-péen avec le juif, mais il y renonce à l'idée que nous sommes encore si loin de mériter la paix universelle des esprits et des cœurs !

\*\*\*

Moïse Cartoun est originaire de Petjare en Ukraine et vient de se révéler grand poète populaire... Pendant les invasions des cosaques pogromistes, ce poète-misère se dévouait comme infirmier dans les hôpitaux où l'on transportait les nombreuses victimes des hooliganes. Marié et père de 3 enfants, Cartoun connut tous les métiers possibles, mais, ainsi que le dit un dicton du ghetto : à beaucoup de métiers, peu de prospérité.

Les privations des années de guerre, et, surtout les crimes atroces perpétrés par les envahisseurs civils dans les quartiers juifs, firent de ce crève-la-faim le poète tragique d'Ukraine.

Lorsque le hasard voulut que Cartoun montrât à un médecin américain un cahier de 146 poèmes manuscrits, un beau poète s'ajouta à la glorieuse phalange des chantres juifs.

Ce grand poète — sans aucune éducation littéraire, voire sans instruction — a décrit les souffrances juives sous la botte des aventuriers ; il a gravé dans l'airain le martyrologe d'Israël en ses années, sombres entre toutes, avec une telle puissance d'expression, dans une langue si admirablement simple et sobre, que le lecteur demeure figé de surprise.

Il y a chez lui, en plus de l'épopée lamentable des juifs pogromés, une série de pièces empreintes d'une grâce magique. Cartoun versifie comme il respire, naturellement ; son poème est inspiré, et coule de source. C'est, tantôt un chant érotique, — mais sain, vigoureux, — tantôt un paysage ukrainien où la nature se pare pour réjouir le cœur humain. Point de jérémiades ni de radotages, quoique l'on ait à faire à un « sauvage »...

Agé de 33 ans seulement, Cartoun a créé une œuvre — et dans quelles circonstances ! — de tout premier ordre. Il lui a suffi de posséder le don merveilleux qui ne s'acquiert point, de voir devant soi, d'entendre le langage du peuple. On sent chez lui une âme débordante de lyrisme pur, un cœur généreux ouvert à toutes les sensations, et quel sentiment de la nature !

Tels sont quelques-uns des poètes yidisch surgis en Ukraine pendant la guerre.

## FRAGMENT

...Sur la terre remuée, parmi les pierres dispersées,  
Dans la bourrasque et l'affreuse tempête,  
Que suis-je, qu'est-ce que je signifie,  
Moi, qui porte la lumière vitale avec un doux frisson ?

La mer s'éveille dans le tumulte bouillant,  
Les lames affluent des profondeurs irritées,  
Quel est à présent, mon guidon élu,  
Le suprême mât de mes vaisseaux ?

Je suis prêt, à tout moment prêt  
A confier, les flammes vitales tremblantes,  
Au maître des ruines et des constructions,  
Au maître des terres et des mers.

HOPSTEIN.

## AUX FILLES JUIVES

Ma sœur chérie, sœur martyrisée,  
Comme devant dieu, je me jette à tes pieds.  
Où sont donc tes grands yeux noirs ?  
Où ton regard pur et lumineux ?

Où sont les charmants visages  
Qui berçaient si tendrement le cœur ?  
Ils tissaient le rêve, éveillant de doux sentiments,  
Et créaient une mélodieuse langueur...  
Où sont ? Où sont ?... O ange de douleur !  
Ton visage flétri est penché vers le sol,  
Tu souffres en ton être piétiné...  
Et tes yeux... Il n'y a plus d'yeux !

Ton corps violé, ton âme calcinée,  
Le rêve de la vierge basement profané

.....  
...Mon peuple, de ton merveilleux trésor,  
Que ne reste-t-il que des pierres ?

Ombres solitaires, pierres semi-mortes,  
Roulées à l'aventure, sans répit,  
Amis, si vous rencontrez de ces pierres-ombres,  
Jetez-vous à terre, en signe de deuil.

Ne tendez plus vos bras suppliants au ciel,  
Et ne demandez plus à Dieu la délivrance.  
Le Ciel ne cicatrisera jamais vos blessures  
Et la vengeance est impuissante  
Lorsque si nombreuses sont les douleurs....  
Restez des marbres funéraires muets.

Moïse CARTOUN.

## LECTURES ET DÉBATS

## Du Mariage Bourgeois Contemporain

Par Georges MICHAEL

Il a paru, cet hiver, un roman sérieusement construit sur une histoire de jeune ménage bourgeois : *l'Epithalame*, de M. Jacques Chardonne (1). La critique en a parlé comme d'un bon roman parmi beaucoup de mauvais, et parce qu'au prix Goncourt il avait obtenu 5 voix.

Au risque de sembler ambitieux, je voudrais tenter ici de situer le cas particulier étudié par M. Chardonne dans le problème général du mariage bourgeois contemporain. Le livre vaut l'essai.

Il est l'expression partielle d'un malaise plus étendu, plus complexe, dont l'analyse peut aider à le comprendre.

M. Chardonne a fait une œuvre de longue haleine : un volume sert de prologue à cet *Epithalame*, dont un second volume décrit les suites. Un jeune homme s'éprend d'une jeune fille. Quoi de plus simple, n'est-ce pas ? — Pardon, rien de plus simple, d'accord, si l'on sait de quelle espèce sociale sont les enfants en question ; et pour le savoir, il ne suffit pas de préciser qu'ils sont l'un et l'autre bourgeois ; il faut tenir compte aussi des allures, des démarches essentielles de la bourgeoisie dans notre temps.

Rappelons tout d'abord brièvement quelques vérités premières. Les deux lois bourgeoises sont : arrivisme et mondanité. Toutes deux complémentaires. *Le Bourgeois gentilhomme* aura été un fameux diagnostic ! Devant une aristocratie qui créa la mondanité et s'y résorba, quel autre idéal était possible, du jour où la Révolution déclencha le mouvement d'échange d'individus entre les classes ? Aristocratie ne pouvait signifier autre chose que luxe et mondanité — donc argent — puisque la tentative impériale de hiérarchie sociale fondée sur la bravoure ou d'autres qualités personnelles supposait par ailleurs un épuisement terriblement rapide de la nation. Cet idéal social de luxe vint, à propos, d'ailleurs, pour légitimer et stimuler l'immense facilité d'enrichissement qu'une autre révolution — l'industrie et la vie économique moderne — donnait à la classe bourgeoise. Enrichissement pour mondanité, ligne ascendante, puis étale. Comme la courbe se répartit souvent sur plusieurs générations, deux types bourgeois prédominants ont toujours existé depuis cent ans : l'arriviste, le mondain. Notons d'ailleurs la perméabilité grandissante des classes sociales grâce aux fluctuations incessantes des fortunes, des valeurs relatives de l'argent, etc., puisque toute variation dans le luxe d'une famille affecte du même coup son indice hiérarchique. Néanmoins, dans la mesure où les fortunes sont stables, la bourgeoisie, arriviste à une génération, tend à devenir mondaine dès la génération suivante. Cette permanence, d'ailleurs bien éphémère, permet néanmoins la genèse d'un certain « esprit de société », de traditions (draconiennes parce que minutieusement acqui-

ses), qui permettent à la bourgeoisie de se donner le change sur son propre mode de recrutement : « distinction, éducation », dit-elle, quand chacune de ses familles tremble d'une terreur mortelle à l'idée de réduire son train de maison !

Mais, assez de préambules. Voyons quels sont les rejets de ces deux grandes espèces bourgeoises. Prenons le cas du jeune homme : l'arriviste. Il y en a de deux types bien distincts. D'une part, la foule des arrivistes par fatalité familiale : le petit-fils de paysans, fils de petits bourgeois, pointé lui-même avec la rigueur d'une arme à feu vers le but étincelant — la grande bourgeoisie. Il y a aussi l'arriviste par tempérament, qui travaille par une sorte d'hygiène malgré sa position acquise. Un autre type de fils de famille est le mondain — inutile d'en parler : là tout est harmonieux et définitivement anodin. Enfin, le jeune bourgeois peut échapper à ces diverses vocations. Arrivé à la grande bourgeoisie, l'élan obstiné de sa lignée s'arrête. Lui, l'héritier comblé en naissant, répugne à l'arrivisme et à la futilité mondaine. Il tourne court : il est simplement un inadapté. Le héros du livre de M. Chardonne est de cette espèce.

Quel est l'horoscope de la jeunesse de chacun de ces personnages ? Comment chacun d'eux se préparera-t-il, se présentera-t-il au mariage ?

L'arriviste inconscient (ainsi que l'on pourrait qualifier « l'espoir » d'une famille en mal de réussite bourgeoise) aura une adolescence toute droite comme une trajectoire. Fasciné par l'avenue choisie d'avance et qui s'ouvre là-bas, il traversera bien vite et sans regarder à droite ou à gauche la clairière de sa jeunesse. L'arriviste par tempérament y mettra peut-être plus de fantaisie suivant les cas personnels, mais en somme, ce sera l'équivalent : il se sentira les coudes avec des millions d'invisibles frères concurrents ; il saura au fond de lui-même qu'il obéit à une loi normale de son temps et de son pays. Le mondain, en un tout autre cycle, aura son avenir préformé selon des règles infiniment vénérées par la bourgeoisie, car elles sont celles que dicte encore la noblesse.

Mais « l'inadapté ? » C'est-à-dire le fils de famille qui, n'étant pas voué par une médiocrité foncière à la mondanité ou, par un instinct agissant, au labeur volontaire, grandit tout simplement, regarde, et — hélas ! — se regarde ?

C'est le cas d'une bonne partie des jeunes intellectuels. Il vaut donc d'être examiné de plus près. La misère de ce type de jeune homme est l'inaction. La règle bourgeoise française qui veut que l'homme ne commence à gagner sa vie (en l'espèce son superflu) que vers vingt-cinq voire trente ans, pèse lourdement sur la formation mo-

rale des garçons qui n'ont pas à faire ou ne désirent pas faire « leur situation » et qui, par ailleurs, se refusent à entrer dans la ronde des moucheron mondains. Ignorants du salariat, la vie contemporaine se passe d'eux, c'est-à-dire les rend infirmes. Pourtant des allées s'ouvrent : collège, sport, aventures amoureuses, et puis régiment ou guerre. Autant d'occasions, pour l'adolescent oisif, de rompre le cercle infernal de l'inaction. Mais chacun est l'objet d'une surveillance familiale si savante, que l'adolescent, s'il n'est pas casse-cou, ne s'y livre qu'avec cette réserve minutieuse que l'on nomme « distinction », et avec de bons coups de frein, pour éviter de déraiper hors de sa classe sociale. Et puis, la pusillanimité qui règne dans les familles bourgeoises inculque la timidité. Alors l'adolescent lit, prend le goût de ces méditations solitaires, de ces exercices intellectuels forcés ou forcenés, par quoi, tant de jeunes Français ont coutume, surtout depuis cinquante ans, de satisfaire leurs prétentions à l'intelligence. Cela organise le détraquement mental, donc nerveux, et construit la personnalité sur l'unique et monstrueux orgueil. Tel se présente à nous Albert Pacaris, l'un des deux personnages étudiés par M. Jacques Chardonne.

Le cas de la jeune fille bourgeoise est beaucoup moins complexe. L'immense majorité est tendue tout naturellement vers les formes de mondanité qu'il lui est permis d'espérer. Et là, il n'y a rien à raconter, tout au moins jusqu'à l'amour ou jusqu'à la trentaine sans amour. Mais une minorité de plus en plus forte prétend au développement intellectuel de la femme, qui n'est qu'une manifestation du mouvement plus général de féminisme contemporain. La bourgeoisie tolère, voire admire, cette tendance des jeunes filles vers certaines carrières libérales. Il y a là un dérivatif à l'épouvantail du mariage obligatoire, hantise de toute famille dont les filles grandissent. Et par ailleurs, il ne s'agit jamais que de professions ou d'occupations se traduisant, en gros, par du travail individuel, solitaire, ne portant donc pas atteinte à la conscience bourgeoise des personnes qui s'y livrent : elles n'en reçoivent pas des principes de classe hétérogènes, précisément parce qu'il ne s'agit pas là de besoins collectifs. Parlez à la bourgeoisie, pour ses femmes et ses filles, de métiers en commun avec la main d'œuvre féminine de Paris ! Veto ! Tabou ! Car cela serait autre chose qu'un peu d'anarchie négligeable. La bourgeoisie sent trop, du reste, l'attraction souveraine du monde sur ses femmes et ses filles pour craindre une contagion de ce féminisme.

Les jeunes filles (« intellectuelles ») sont d'autant plus sujettes à l'orgueil que, plus encore que l'adolescent qui se croit génial, elles ont conscience d'être exceptionnelles. Pourtant la vie physiologique de la femme comporte un excédent d'activité cérébrale bien moindre que chez l'homme. Donc, moins de détraquement nerveux par abus de manipulations intellectuelles. Et c'est pour la jeune fille une compensation providentielle, car elle a rarement, comme le garçon bourgeois, le collège — à peine le sport (le tennis !) — et surtout aucune liberté sexuelle. Qu'elle soit mondaine ou « intellectuelle », au fond elle attend tout de l'amour, avec des réserves de santé physique et

morale à peine compromises par les cas d'isolement ou de morbidesse livresque.

La jeune fille de *l'Epithalame*, Berthe, est intelligente. M. Chardonne met deux cents pages, dans son premier livre, à nous décrire son insipide existence familiale et mondaine. L'amour se présente en la personne d'Albert Pacaris, plus âgé, et déjà bien névrosé par une jeunesse vide de toute vie véritable.

Ils flirtent, causent bouquins et philosophie. Dans leurs corps privés de santé large par le manque de besogne ou de jeux, leur jeunesse fermente vicieusement vers le sexe et le cerveau. Lui prétend former la personnalité d'une jeune-fille par les méthodes qui lui semblent un *ne plus ultra*.

Nés tous deux dans la prison de l'oisiveté, ils ne peuvent songer à la briser, mais à perfectionner les jeux solitaires qui leur sont habituels. C'est par un choix de lectures, de cours, de visites aux musées qu'Albert veut faire de Berthe une femme supérieure. Tous deux caressent ainsi leur vanité intellectuelle, et d'ailleurs le flirt complaisant de notre temps les invite à d'autres caresses. Ces enfants sevrés de toute existence active passent ainsi plusieurs années à lire des livres comme on monte aux échasses et à s'embrasser sur la bouche dans les taxis ; longue préface qui mène enfin deux demi-vierges prétentieux aux accordailles.

Là commence pour les jeunes bourgeois une toute autre histoire. Pour tous les fantaisistes, les rêveurs, les génies au petit pied, c'est le début des choses sérieuses. On s'enrôle vraiment dans sa classe ; on figure au *Bottin Mondain* ; on fait, on reçoit des visites ; donc, il faut gagner de l'argent. Quantité d'inadaptés s'adaptent par force, deviennent eux aussi arrivistes ou mondains. L'activité de la carrière choisie, souvent cette bataille qu'est un métier patronal guérissent en cinq sec tel jouvenceau à bout d'aliments intellectuels. Quant à la jeune-fille, elle a trouvé enfin le mari tant souhaité. Tout est donc pour le mieux ? Cela dépend. Voyons les cas (bien entendu les cas-types, comme précédemment).

L'arriviste par hérédité familiale le plus souvent conclut par le mariage une alliance offensive pour la conquête de cette situation supérieure qu'il a pour mission sur terre d'occuper avant sa vieillesse. La bonne entente de ce genre de ménage est assurée généralement par ce seul fait d'alliance : alliance avec une famille souvent mieux posée déjà. La vénération, l'obédience quotidienne envers la femme sont alors dictées du même coup ; et voilà qui a toujours fait des ménages bons, au moins en apparence. Il y a bien George Dandin — ah, Molière ! — mais les distances aujourd'hui sont moindres : grands ou petits, les bourgeois sont, au fond, de la même caste, et la jeune mariée, dans le cas d'aujourd'hui, sait très bien que son grand'père ou son bisaïeul ne valait socialement pas plus que son George Dandin de mari. D'ailleurs il y a tout de suite la grande tâche commune : se hausser « sur l'échelle sociale », suivant l'admirable locution d'usage. La femme collabore en menant sa partie mondaine, en rapportant au ménage *des relations* — grosse affaire ! —

(1) 2 vol. Editions Stock.

En somme, *a priori*, beaucoup de conditions pour que « ça marche ».

L'arriviste par tempérament peut n'avoir pas besoin de sa femme ; du moins sa collaboration n'est-elle pas pour lui une nécessité vitale.

Déjà il pourra — lui souvent cynique puisque souvent grand patron — ne voir en elle qu'un complément plaisant de l'existence active. D'où cocufiages possibles. En somme le rôle de la femme se restreint, tombe dans l'accessoire, puisque la question des enfants ne se pose qu'accessoirement.

Le mondain, au contraire, a besoin de sa femme. Pas sérieusement, puisqu'il ne s'agit jamais pour lui de quoi que ce soit de sérieux. La seule chance providentielle qui puisse échoir à ces ménages, c'est l'amour. Et cela fait alors de beaux amours romantiques — c'est si extraordinaire !

Le cas le moins favorable est le cas du bourgeois « rallié » — et c'est celui de l'*Epithalame*.

Il s'agit d'un ancien désœuvré, brusquement travailleur par engrenage social. Albert Pacaris vient de prendre le cabinet de son père, avocat célèbre. Il travaille terriblement, en aveugle, sans trop savoir pourquoi, sans désir d'ascension sociale, puisqu'il est né au sommet de la bourgeoisie. Et voici ce qui arrive.

Albert est une pauvre nature, définitivement tuée par la nullité vitale de sa jeunesse : il se révèle incapable d'aimer. Le cas est évidemment particulier, mais il n'en fait que mieux ressortir le vice fatal de ce type de ménages, vice qui peut être caché, combattu, voire guéri par un amour véritable. La femme, cette fois, n'a plus aucune mission conjugale. Car (puisque il s'agit, hélas ! de la France contemporaine normale) la question de l'enfant n'est là aussi posée qu'accidentellement. Albert déteste la frivolité mondaine. Albert n'est pas arriviste. Alors Berthe n'a qu'à l'aimer. L'amour seule forme d'activité possible pour un être ! Combien de femmes bourgeoises ont vécu ce drame ! Car c'est fatalement le drame. L'amour épuisant, pléthorique, s'attachant à des êtres adonnés ou voués à la vie agissante, c'est la fatale déception, sur-le-champ s'il s'agit du mari, à long terme s'il s'agit des enfants. Ici c'est Albert qui s'évade, par son métier, de l'envoûtement tendre de Berthe : aussi le drame commence-t-il dès le lendemain des noces.

A ce propos, qu'on nous permette une parenthèse. Nous avons dit que l'oisiveté aimante de la femme bourgeoise la condamne au drame.

Evidemment — sauf si l'homme qu'elle aime se prête aveuglément à la vie sentimentale anormale, voire morbide, qu'elle nourrit et exaspère au cours de longues heures de solitude. Ce qui fut le cas pour bon nombre de ménages bourgeois au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Simple corollaire de cette prédominance de la femme pendant tout le siècle qui suivit le grand massacre des hommes sous le I<sup>er</sup> Empire, prédominance signalée déjà par la critique moderne au sujet du romantisme. Hormis les cas d'amour véritable, ceux de nos pères et grands-pères qui furent bourgeois ont fait bon ménage par quotidienne abdication ;

quantité de jeunes bourgeois d'à-présent font bon ménage en flattant chez leur femme cette vanité intellectuelle dont nous parlions plus haut.

Dans le cas du roman de M. Chardonne, aucun de ces palliatifs n'entre en jeu. Sans parler du caractère même d'Albert, que son détraquement nerveux rend incapable d'amour, il s'agit d'un homme actif, et sévère envers les goûts mondains et les prétentions livresques de Berthe. Rebutée dans sa tendance aimante, elle cherche un à un tous les ersatz : visites, affection maternelle, amies, voyages, mondanité, jusqu'à la *Christian Science*, mais tout casse dans ses mains, tout est vide, sous cette hantise de la grande déception amoureuse, perpétuée par la présence d'un mari préoccupé, distrait, distant. L'enfant est pour elle un agacement ; mais elle se ravise, essaye de le choyer — encore en vain. Les amants possibles rôdent autour d'elle, et seule la gaucherie d'un gigolo inexpérimenté la sauve de l'adultère. Sur ces entrefaites, Albert vient la rejoindre. Et elle va vers ce retour comme vers un dernier remède.

Le roman s'achève ainsi, nous laissant croire que M. Chardonne est dupe du nouvel essai que vont faire deux êtres déjà vingt fois vaincus par les fatalités de leur classe accusées par leurs caractères individuels.

En résumé, M. Chardonne a étudié un cas particulier d'un type de ménage bourgeois fréquent à notre époque, et qui comporte par définition un déséquilibre irrémédiable entre l'homme et la femme, un déséquilibre profond parce que physiologique, un déséquilibre entre l'activité fébrile de l'un et l'oisiveté incurable de l'autre. Le décalage s'établit fatalement dans l'économie physiologique de deux êtres dont l'un s'épuise nerveusement par de longues journées de bureau ou de métier et dont l'autre n'a même pas cette hygiène musculaire élémentaire que procure le travail de ménage, à défaut de l'hygiène maternelle. Irait-on trop loin si l'on affirmait que, même dans les cas d'amour vrai, le couple ne trouve pas, vivant ainsi, les conditions morales de la pleine et saine passion ?

Enfin, il y a toujours la question des enfants. Mais il ne s'agit pas ici d'une étude sur la natalité française. Bornons-nous à noter que l'absence d'enfants ferme sur le mari le cercle d'inaction de bien des bourgeois et que le petit nombre d'enfants ne change pas le rythme excessif de leur vie sentimentale : la pusillanimité de tant d'hommes de la bourgeoisie est due, entre autres fatalités de leur classe, à leur enfance étouffée sous la passion maternelle.

Le roman de M. Chardonne est une étude de pathologie contemporaine. Voilà ce que cette revue ne pouvait manquer à signaler. Mais limitons les diagnostics. Et n'oublions pas non plus que le problème même posé dans l'*Epithalame* provient du travail fourni par la bourgeoisie masculine. Si elle ne travaillait pas plus que la noblesse, il n'y aurait en l'espèce ni drame conjugal ni roman à écrire : harmonie parfaite dans le néant. Mais, le jour où cette harmonie-là serait réalisée par tous les ménages bourgeois, la révolution sociale deviendrait la plus simple des formalités.

## QUELQUES LIVRES

Par Jean BERNIER

Ivan Bounine : *Le Monsieur de San Francisco*, traduit du russe par Maurice. (Editeurs Bossard).

Je ne pense pas, à lire la préface qu'Ivan Bounine écrit à l'occasion de la parution du *Monsieur de San-Francisco* pour se présenter au public français, que cet écrivain russe ait combattu dans la dernière guerre.

Cette inexpérience lui fait cruellement défaut quand il condamne avec une horreur, assez voisine somme toute de la peur, les désordres et les souffrances multiples qui lui fut donné d'observer et dont il pâtit peut-être au début de la révolution soviétique. S'il avait été, dans quelque tranchée des immenses fronts de bataille, simple soldat de la guerre « du droit » il eût vraisemblablement regardé d'un œil moins épouvanté et moins dégoûté à la fois, les dangers et les misères inhérents à la révolution sociale. Il est en outre très possible qu'il ait compris alors que « le premier chenapan venu » (comme il dit) pût abattre de son poing, tel ou tel intellectuel sans pour cela offenser le moins du monde, la plus sévère justice.

Mais ce ne fut pas son cas. Ivan Bounine, descendant d'une antique et noble maison de gentilhommes campagnards, s'enfuit de Russie pour échapper aux dangers et à la douleur qui accablaient son peuple. Réfugié dans l'Occident capitaliste, où l'on ne crève pas de faim et où l'on ne tue les gens que dans les formes, il combat de la plume le bolchévisme qui est venu bouleverser sa belle vie d'écrivain peu fait, semble-t-il à l'épreuve.

Ceci ne nous empêchera cependant pas de dire, à en juger par le *Monsieur de San-Francisco*, qu'Ivan Bounine est un écrivain de race. Ce recueil de nouvelles écrites avant la guerre, ou avant la Révolution russe, et excellemment traduites par notre collaborateur Maurice, dénote en effet, un talent, remarquable à bien des titres.

Les nouvelles sont de deux sortes. Les unes, dont celle qui donne son titre au livre tout entier, étudient des personnages ça et là sur la planète. Les autres traitent spécialement de la vie russe. Une enfin, et qui n'est pas des moins belles : *le Fils*, reste tout à fait à part et ressortit à la psychologie passionnelle.

Mais toutes participent des mêmes qualités. Une observation rigoureuse, souvent pittoresque s'y fait jour et rend plus vivante, plus savoureuse, la psychologie des personnages qui y sont décrits.

Ivan Bounine a beaucoup voyagé. Cela se sent tout au long des premières nouvelles du livre. Les ciels s'y succèdent et les climats.

Il est curieux, piquant même, étant donné l'attitude politique actuelle de l'auteur, de voir comme dans le *Monsieur de San-Francisco* et dans *Frères*, Bounine peut regarder et sentir les choses et les gens sous le même angle que les bolchévistes qu'il abhorre. Il est en effet certain que l'histoire de ce Monsieur de San-Francisco, de ce millionnaire américain, amené en Italie en voyage d'agrément, par ce paquebot de luxe l'« Atlantide » (dont la description fait invinciblement songer au paquebot de *Mouvement*, de Rimbaud), pour mourir subitement à peine débarqué et être reexpédié en Amérique, à l'état de cadavre dans un cercueil bien clos, est conçue d'un point de vue parfaitement anti-capitaliste. Les soins dont est l'objet à l'aller le passager magnifique qui achète tout, et

le retour à fonds de cale du colis macabre, sont, à cet égard, saisissants.

Enfin, dans *Frères*, qui est l'histoire lamentable d'un riksha (traîneur de pousse-pousse cinghalais), Bounine ne dresse-t-il pas contre le colonialisme de ces chères puissances occidentales, le plus net et le plus sentimental des réquisitoires.

Les nouvelles russes de Bounine sont tout aussi belles : les plus longues, comme *Propos Nocturnes* et les plus brèves, comme *Un souffle*. L'âme russe y est étudiée sérieusement et solidement, surtout l'âme populaire : celle des paysans, des servantes et plus complètement encore, celle de ces « déchus » que Gorki sut si puissamment peindre. Bounine n'oublie pas en effet de comprendre dans ces tableaux de la vie russe, le côté mystique de tels ou tels de ces personnages. L'auteur, a eu, comme il le dit lui-même dans sa préface une « crise violente de religiosité ». Il en porte les marques et il verse parfois dans la métaphysique religieuse.

Un pessimisme profond se dégage de ces pages. Le côté déréglé, déséquilibré de l'âme russe, cette inquiétude si contraire à notre génie, y sont mis en lumière souvent de façon frappante, sans que rien ne vienne éclairer de si sombres couleurs. Une fatalité mauvaise pèse sur les personnages, les voue au malheur, à la déchéance, à la désagrégation de soi-même.

On comprend alors que l'auteur n'ait pu connaître la foi, l'espoir immense des révolutionnaires. Façonné par une époque d'abaissement et de résignation, protégé de l'épreuve par un individualisme esthétique indéniable. Bounine, en 1917, ne pouvait plus évoluer, renaître. Il appartient à l'ancienne Russie, celle de Nicolas II et nous doutons fort que ses œuvres futures soient aussi vivantes et d'une résonance aussi juste que le *Monsieur de San-Francisco*.

Jean GALTIER-BOISSIERE : *Loin de la Rifflette* (Editions Crès).

*Loin de la Rifflette*, le roman satirique de Jean Galtier-Boissière, est un livre de guerre unique en son genre. Ce récit succulent de la vie des dépôts militaires pendant la guerre, constitue la chronique la plus juste, je veux dire la plus réjouissante et la plus terrible de cet arrière que les anciens combattants aimèrent et haïrent tant.

Seul un fantassin parisien, gibier de caserne durant la paix (vous savez, aux Tourelles ou à la Pépinière) puis rescapé de la rase campagne et des tranchées (vous savez, du côté de Souchez), pouvait écrire ces pages-là, où le comique roule, gonfle, rebondit, gras comme cet air des chambrées et des cantonnements, pour devenir soudain, ici cynique comme le voulait le cynisme amusant, là amer, comme l'exigeait la rancune infinie du fantassin soufflant au pays de cocagne entre deux tours de front.

Comique complexe, dont l'ancien combattant seul jouira pleinement.

C'est que le passé et le présent se mêlaient étroitement au sein des dépôts. D'une part la tradition y perpétuait les gaités absurdes et mornes du militarisme de paix, la séquelle d'ahurissements, de tracasseries et de rigolades ; de punitions, de permissions et d'engueulades, bref tous les avatars minimes et grotesques nés de la discipline et du système D... et qu'un Courteline immortalisa. D'autre part,

la guerre, présente à tous moments dans les dépôts, en souvenir ou en imagination, bouleversait cette tradition ou la faisait pêter comme baudruche.

Il en résultait un salmigondis inconcevable, un tohu-bohu de drame et de farce, un débaillement prodigieux de tous les contrastes. Tous les tempéraments, tous les personnages s'y mêlaient. Les cuisines et les filons foisonnaient. Il y avait toutes les sortes d'embusqués : l'embusqué mondain, littéraire, industriel et commerçant ; l'embusqué de carrière et son liseré de rempli ; l'embusqué sénile ; le vieillard qui jouait au soldat ; l'embusqué par les femmes ; l'embusqué par l'argent ; l'embusqué par l'oubli et tant d'autres. Il y avait lâché dans cette faune, l'ancien combattant avec son envie débordante de vivre ; ses appétits de boustifaille et de boissons, de sommeil et de femmes, décuplés par la science paradoxale de l'éreintement, de la boue et de la mort.

La peur et le rire brassaient tout cela, et ça grouillait ferme dans un pittoresque invraisemblable.

Ajoutez-y, pressant sur le dépôt et le pénétrant aussi, l'arrière immense des mamans, des sœurs, des maîtresses, des poules, des membres de l'Institut, des colonels en retraite, des vieilles demoiselles ; bête à pleurer ou à haïr, ou quelque fois touchant de tendresse, et vous aurez une idée à peu près complète de l'atmosphère de *Loin de la Rifflette*.

Galtier-Boissière baigne là-dedans. Cet ancien « militaire », cet ancien combattant, ce Parisien dessalé qui connaît « Paname », sans pour cela méconnaître le boulevard, se plaît à la gouaille et à la roserie. En trois ou quatre phrases d'une finesse assez grosse (si j'ose dire), il vous campe un chien de quartier, un bat' d'af., un gardien de la flamme ou un petit soldat d'une élégance suspecte. Que ce soit Clou, le bataillonnaire, M. Fernand Chausse, (Fernand Greigh) ou M. Reynaldo Muley (Reynaldo Hahn), le portrait est exact, truculent même.

Evidemment, il ne faut pas demander à *Loin de la Rifflette* une tenue littéraire qui, en l'espèce, était difficilement de mise. Le récit va son train, et cela seul suffit. A peine a-t-il, de ci, de là, quelque longueur ou quelques outrances dans la blague. Ces deux cents pages se lisent d'un trait.

Un reproche pourtant s'impose, tendancieux, il est vrai, comme ce qui le motive. Devant tant d'immondice ; devant le cynisme, l'hypocrisie, le mensonge, l'ineptie ou la jactance de l'arrière, devant l'individualisme le plus bas et le plus forcené des faux combattants et des faux patriotes, Galtier-Boissière ignore la révolte. On dirait qu'il accepte en vrac les années 1914-1918. L'habileté, la coquinerie, la bassesse si elle est rouée, le trouvent indulgent. Il se gausse, mais un peu en dilletante et un peu en sadique. D'un rien il admirerait la canaillerie de cette époque, pour le simple plaisir d'applaudir un bon tour.

Cela mène tout droit au scepticisme, ce signe de profonde fatigue, et, dans le domaine de l'esprit, à la stérilité. Mais ceci est une autre histoire et je conclurai en disant que *Loin de la Rifflette* taille de rudes croupières à la vérité officielle et que les anciens combattants le liront avec joie.

Jean ROSTAND : Pendant qu'on souffre encore (*Editeurs : Bernard-Grasset*).

J'ai signalé à l'attention des lecteurs de *Clarté*, *La loi des Riches*, de M. Jean Rostand.

Voici que Bernard Grasset édite *Pendant qu'on souffre encore*, du même auteur.

Cet essai sobre et fin de psychologie d'après-guerre mérite toute notre sympathie. Un grand cœur servi par une intelligence précise, s'y livre sans cesse, en analysant simplement et minutieusement la douleur de la guerre dans certaines âmes.

Le drame contemporain de l'oubli de la guerre (drame qui n'existe que pour ceux qui ont compris et senti la guerre) est finalement exposé avec une insistance poignante.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à M. Jean Rostand, l'assurance qu'à *Clarté* l'on n'oublie pas la guerre et que nous sommes nombreux dans cette revue à tenir les serments que nous avons prêtés sous le règne du grand quartier général.

#### LA DOCUMENTATION PARLEE

### Les Conférences de Clarté

Nous invitons nos lecteurs à venir nombreux à nos conférences et à y amener les personnes de leur connaissance qui ne partagent pas nos idées. Celles-ci leur en sauront certainement gré et c'est seulement ainsi qu'ils feront œuvre utile. Certes, le document écrit est essentiel, mais le document parlé a, par son caractère vivant quelque chose qui frappe davantage et reste plus longtemps dans l'esprit.

Les dernières conférences ont été des plus réussies. Le 17 février VAILLANT-COUTURIER a parlé des hommes de la révolution russe. Il les a présentés avec tout le relief des souvenirs qu'il garde de son voyage de Russie. La modestie de leur vie, le cadre de leur activité, l'influence de leur personne ont été évoqués de la façon la plus franche et la plus saisissante.

Le 3 mars GOUTTENOIRE DE TOURY a exposé la substance de son prochain livre : *Jaurès et le parti de la guerre*. Des documents nouveaux sont venus corroborer ce qu'il avait avancé dans *Poincaré a-t-il voulu la guerre ?* Il a mis en lumière l'attitude qu'aurait adoptée Jaurès pendant et après le conflit, à l'aide de ses derniers discours et de ses derniers articles qui ont été de véritables prophéties et sont encore d'actualité.

Le 17 mars MARCEL FOURRIER a fait ressortir les vues secrètes de ceux qui préconisent une tentative de reconstruction économique de l'Europe et il a montré le caractère provisoire de leurs plans, quand bien même le parti adverse ne les ferait pas avorter, comme il se le propose.

Au jour même de la parution du présent numéro, 31 mars, ABEL DOYSIÉ démontre à la salle du Globe la faillite de la Société des Nations et expose tout ce qu'on met en œuvre pour que de la conférence de Gênes ne sorte pas une société des Nations élargie comprenant l'Allemagne et la Russie.

Enfin, le vendredi 14 avril, à 20 h. 30, à la salle du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, J. TRAVAUX exposera la formule constructive de la société de demain : *L'organisation de la production et des échanges, la standardisation et la mise en œuvre des procédés de travail modernes au profit de la collectivité*.

Comme on le voit, aucune autre organisation ne fournit sur le même plan, une documentation parlée aussi complète sur tous les grands problèmes de l'heure actuelle.

# UNE FEMME DE BIEN

Par MAURICE (*Suite*)

Alors, le ministre du Travail se lève et dit, quand on veut bien l'écouter : « Il faut procéder à un nettoyage... S'il y a, parmi nous, des brebis galeuses, le gouvernement n'en est pas responsable... » Et, de but en blanc, il se met à citer des noms : monsieur Ducastel en était ! Il était tellement attentif à soutenir le ministre qu'il n'avait pas saisi. Un de ses voisins s'approche de lui et lui crie : « Vous entendez ce qu'on dit de vous ? Et vous n'avez rien à répliquer ?... » V'lan ! — une calotte ! Et, tu sais, une calotte comme ça, elle pourrait vous tomber sur les cheveux : les doigts resteraient marqués ! Monsieur Ducastel n'était pas revenu de son étonnement qu'un autre et un autre encore se précipitent sur lui, et v'lan ! et v'lan ! Cette fois, dame ! (il était fort, il faisait de l'exercice chaque matin, tout nu, avec des élastiques, — sa bonne l'a aperçu !) cette fois, dame ! il empoigne ses ennemis par le cou et il les oblige à s'embrasser — un peu rudement ! Mais aussitôt des huissiers se jettent sur lui, lui saisissent bras et jambes et le forcent à se rasseoir. C'est tout de même injuste ! D'autant plus qu'il ne voulait pas se battre en duel, sa femme ne l'aurait jamais permis ! Voilà à quelle situation la politique peut acculer un homme du monde !

Pendant qu'on le gardait à vue sur son banc, tout rouge, occupé à rajuster son col et sa cravate, et qu'il se disait sans doute : « Qu'est-ce que madame Ducastel va penser ? » — la sonnette du président sonnait à toute volée. En fin de compte, le calme se rétablit à peu près et quelqu'un propose de prendre des sanctions. Comme si ça ne suffisait pas à monsieur Ducastel d'avoir reçu une tripotée, on veut encore lui ôter son inviolabilité ! Aussitôt, toute la Chambre se met d'accord là-dessus. On vote la mise en jugement, on fait une ovation au ministre qui entend ça d'un air de dire : « Ça ne m'effraie pas plus qu'une interpellation », — et ces braillards se séparent. Le ministre sort par une porte, entouré de toute la troupe, à l'exception des révolutionnaires qui ne sont jamais contents de rien ; monsieur Ducastel sort, tout seul, d'un autre côté. Les journalistes, qui suivraient volontiers un chien dans la rue si la bête pouvait parler, l'ont surpris, ce pauvre Ducastel, à s'écrier, songeant sans doute au ministre : « Le cochon ! j'étais pourtant de son bord ! »

La carrière de ce socialiste d'occasion semblait finie et bien finie. Il paraît, en effet, qu'il avait participé, avec des fonctionnaires, à des manœuvres au profit d'une Compagnie d'Assurances qui, le lendemain de cette histoire, s'envolait en fumée. Monsieur Ducastel n'y perdit rien, mais la justice entrait dans l'affaire et il comprit alors le danger qu'il y a à vouloir trop gagner et surtout à mêler dans la même combinaison les intérêts des pauvres et ceux des cocottes. Il se renferma dans sa chambre, et madame Letrac eut pour consigne de dire qu'il était en voyage. Elle y mettait tant de zèle, la pauvre femme, qu'elle menaçait les reporters avec son balai.

C'est alors que madame Ducastel fit des prodiges de valeur : car bonté n'est pas toujours sottise.

Il vint d'abord, à son hôtel, toute une ribambelle de quémandeurs qui prétendaient rentrer dans leurs fonds ; elle les recevait elle-même, l'un après l'autre, et elle eut même la malice (bien innocente, tu l'avoueras !) de leur faire faire antichambre pendant des heures. A neuf, on ouvrait et on introduisait les gens dans le grand salon. Les visiteurs s'asseyaient sur les chaises, sur les canapés, sur les fauteuils, sur les poufs, et, quand il n'y avait plus de place, se tenaient debout. Ils tâchaient, naturellement, de se mettre le plus près possible de la porte du fond, qu'on croyait la bonne. Ensuite, on leur donnait le temps d'examiner le lustre, les housses des tableaux et des candélabres, (on avait enveloppé les plus belles choses), la grande horloge ancienne et le tapis à fleurs. Quand ils étaient suffisamment édifés sur le luxe de la maison, ils se regardaient entre eux. Mais ils n'osaient guère causer. Joseph, le valet de chambre et le jardinier Sylvain, qui avait pris une livrée pour la circonstance, se tenaient là en permanence pour les intimider et pour constater la casse, le cas échéant. Vers dix heures, Joseph passait devant les visiteurs, avec un plateau d'argent, pour ramasser les cartes de visite. La plupart n'en avaient pas : c'étaient des employés, des concierges, tous les gogos habituels. Les professeurs, les institutrices et les placiers donnaient des cartes-réclames : c'était tordant ! Un peu plus tard, une porte s'ouvrait, mais pas celle du fond, — l'autre, celle de l'entrée ! Et Joseph appelait d'abord les personnes à cartes. Alors, tout ce monde se trémoussait : ceux qui étaient venus les premiers s'éloignaient du fond, se faufilaient entre les chaises, tâchaient de regagner le rang perdu : on se levait, on se tassait devant la porte, on commençait à réclamer, à grogner, à se disputer et même à hausser la voix. Tu sais, des : « C'est incroyable tout de même !... Quel toupet !... Moi, je suis pour le chambard !... Et on dira que nous sommes en démocratie !... » C'était le moment difficile, mais ça n'allait pas plus loin : Sylvain veillait, avec son frac bleu à col framboise et à boutons d'or, et surtout avec sa mauvaise tête de vieil arroseur et ses mains noires, noueuses... Il se plaçait devant la sortie et quand on prononçait un mot de trop, il disait sans même regarder les impolis : « Ne m'obligez pas, madame (ou monsieur), à appeler un agent... » La douche ne ratait pas son effet, on se taisait, on attendait ; certains se rasseyaient.

Pour ces entrevues, on avait aménagé un petit cabinet de débarras, qui donnait sur le vestibule. Madame Ducastel recevait en robe de deuil et en béguin de jais, genre Médicis, avec une ruche. Il y avait une lampe électrique derrière elle, qui éclairait le visiteur. A tous, elle disait à peu près la même chose : « Veuillez vous asseoir... Voulez-vous avoir l'obligeance de me rappeler votre nom ?... Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, ni, je pense, monsieur Ducastel... » — « Mais, madame, c'est à votre mari que j'en ai ! » — « En ce cas, je regrette de ne pouvoir rien faire pour vous. Mon mari est absent. » — « Donnez-moi son adresse ! » — « Je ne le puis. Il a besoin d'un repos complet. » — « C'est indigne ! » — « Je ne vous comprends pas. Je suis, moi-même, très lasse. » — « Mais enfin, j'ai mis là-dedans un billet de

mille!... » — « Où cela, cher monsieur ? (Quel est ce « là-dedans », madame ?) » — « Dans vos assurances ! » — « J'ignore absolument de quoi il s'agit. Adressez-vous à votre Compagnie... » — « Mais la Compagnie n'existe plus ! Tous les journaux disent que c'est M. Ducastel qui... » — « Ah ! je vois, mon pauvre ami, ce qui vous inquiète. Mais n'avez-vous pas lu ceci ? » — Et elle tendait à l'intrus un journal : dès la première heure, elle avait fait passer dans un grand journal une note sur les possibilités de remboursement. Elle ajoutait : « J'ignore tout le reste. Adressez-vous donc aux tribunaux. Vous m'excuserez : j'ai tant de monde à recevoir... pour mes œuvres... » Et elle sonnait. Joseph reconduisait vivement le bonhomme ou la bonne femme qui s'en allait en bougonnant : « C'est bon ! On verra, on verra ! » Madame Letrac fermait la grille. Libre aux gens de crier dehors.

De midi à deux heures, les réceptions étaient interrompues : on faisait évacuer le salon. De deux à quatre, ça reprenait. Et cela dura huit jours ! Madame Ducastel était brisée, mais n'en montrait rien. Il n'y a pas beaucoup de femmes qui auraient agi ainsi pour leur mari ! Personne ne pouvait se plaindre d'avoir trouvé porte close ! C'était un point de gagné !

Le plus difficile restait pourtant à régler. Le Parquet s'était mis en branle, le Procureur de la République venait d'envoyer une citation. Elle fut remise à Mme Ducastel qui la lut et la fit passer à son mari, sans commentaires. Notre député de malheur la lui renvoya avec ce mot au crayon : « Je vous en supplie, ma chère amie, agissez, agissez ! » Elle commanda sa voiture et partit pour se confesser.

Il faut te dire comment ce chenapan de Ducastel employait sa réclusion. Il se croyait sans doute en vacances : de la gymnastique du matin au soir ; tout nu, suivant son habitude ; ne se lavant plus, mais vidant entiers d'eau de Cologne sur son lit et sous les meubles ; écrivant des lettres par dizaines à ses petites amies, toujours tout nu à son bureau (si elles l'avaient vu !) ; mangeant comme quatre, obligeant le cuisinier à refaire de jour en jour ses plats favoris, et dormant du sommeil du juste, jusqu'à midi ! Je tiens ces détails de Joseph qui, je crois, n'inventait guère.

Arrivée rue de Sèvres, madame Ducastel commença par mettre un cierge à Saint Expedit. Ensuite, elle prit son tour au confessionnal du Père Galas.

Nous sommes tous égaux à l'église, c'est sûr, mais tout de même, quand on vit dans l'opulence et qu'on est la première partout, il faut une bonne dose de sainteté pour accepter la promiscuité des petites chapelles où l'on attend parmi des bonnes, des pauvresses, de vieilles dames qui sentent le sur à plein nez. Les incroyables n'ont pas idée de ça. Dans « la caisse à linge sale », comme l'appelait madame Ducastel en souriant, c'est-à-dire dans le confessionnal, tous ceux qui pratiquent la religion savent qu'on attrape des puces. Et elle y allait, elle y entraînait, comme les autres : ah ! mais !...

C'était l'Avent : la chapelle était pleine, on y voyait même des hommes, et même des hommes décorés. Madame Ducastel attendit donc un bon bout de temps, dans un coin sombre, loin des cierges, et elle priait, la pauvre dame, à l'intention de son mari !

Enfin, son tour arrive, le guichet s'ouvre pour elle et la voilà en tête à tête, à travers la grille, avec le Père Galas. Tu comprends bien qu'elle ne m'a pas rapporté sa

confession : ça, c'est le secret de Dieu et de son directeur. Mais je suis bien sûre qu'elle n'en avait pas lourd à raconter : elle n'avait assassiné personne et elle ne détroussait pas les gens au coin des rues. Même pour le vendredi, elle avait une autorisation générale, vu la faiblesse de sa constitution, de manger des poules d'eau qui comptent pour du poisson. Alors, que lui restait-il sur la conscience, je le demande un peu ?...

Enfin, sa confession finie, elle aborde le sujet qui l'obsédait. Le Père Galas était un prêtre de la vieille école : il ne mettait pas de différence entre les petites affaires de la vie dévote et les grandes affaires du monde ; il avait trop d'expérience pour ça. Il traitait tout en même temps : aussi les confessions, chez lui, étaient très longues, et ses clientes s'en plaignaient tant qu'elles n'étaient pas dans la case à leur tour, pour y déballer tranquillement tous leurs ennuis. Le Père Galas était un grand type du genre militaire, avec une immense barbe grise qui l'avait rendu plus d'une fois suspect aux autorités. Tu sais qu'à cette époque-là, les congrégations n'étaient pas en faveur. Le Père Galas était considéré, grâce à ses relations, comme un séculier ; mais sa barbe inquiétait les imbéciles. Il avait été obligé de prendre un certificat de médecin, disant qu'à titre de tuberculeux, la barbe lui était nécessaire pour lui tenir chaud : et il riait dedans, en songeant au formalisme de nos gouvernants !

Pour achever son portrait, je te dirai que, malgré ses accointances, il était très sale, portant une soutane rapiécée à la va-je-t'en-fiche, toute tachée de graisse répandue en traînées par le pétrole qu'il employait pour la détacher ; et il sentait le bouc ou le sauvage, fortement. Un homme qui n'était plus de ce monde, un homme de dévouement, quoi !... Mais, même dans l'obscurité, même dans l'ombre de son gros nez et de ses sourcils, très épais, — ses gros yeux luisaient comme des lanternes, ou plutôt comme des verres de lunettes ; avec cela une voix sourde, caverneuse, bourrue, et une façon de se fourrer le pouce dans les narines, en vous fixant, qui vous aurait fait avouer n'importe quoi, même ce qu'on n'avait pas commis. Enfin, tu sais, je me suis adressée à lui, une fois, sur le conseil de madame Ducastel : mais je n'y suis pas revenue ! Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on m'avait dépeint les jésuites !

Le Père Galas écoute madame Ducastel, il la laisse venir ; c'était sa manière. D'ailleurs, il savait tout, sans lire les journaux, et il en savait bien davantage. Elle conte la séance de la Chambre, et la retraite de son mari, et la vie de patachon qu'il mène, et les mesures qu'elle a prises, et les visites, et l'ingérence du procureur dans leurs affaires, et tout... Elle m'a avoué qu'en présence du Père Galas, elle, si sûre d'elle-même, perdait toute son assurance.

Elle termine donc son histoire, par un effort de volonté (tout cela pour son mari !), elle se tait, elle attend. Enfin, le Père Galas tousse brusquement, de façon à faire résonner les tuyaux de l'orgue d'en haut, se tourne, se penche et lui souffle à l'oreille :

— C'est sur moi que vous comptez ?

— Oui, mon Père.

— Bon, nous allons voir !

Un silence.

— Et dites-moi, ma fille, êtes-vous disposée à payer les plaignants ?

(A suivre.)



## La Vie politique

### Les Intérêts et la Sottise

Il est rare de trouver dans nos adversaires des hommes en qui l'honnêteté et le cœur l'emportent parfois sur l'intérêt supérieur de leur classe. Ce désintéressement et cette loyauté, sont, à notre sens, un acte de rébellion ouverte, quasiment révolutionnaire, contre le régime de haine hypocrite qui est en honneur dans la bourgeoisie. Et quand cette révolte de conscience se produit à propos d'un homme comme Raymond Lefebvre, dont la mort tragique fut pour nous un coup de massue, elle est trop noble pour ne pas nous émouvoir profondément.

C'est pourquoi nous devons de signaler à nos lecteurs un article de M. Pierre d'Hugues, paru dans le Rappel et intitulé « De Saint-Just à Raymond Lefebvre ». Après un aperçu saisissant de la situation affreuse du pays au lendemain de la victoire où : « parfois le cœur de l'honnête homme défaillait devant cette société, et l'intelligence du philosophe, écrasée par les tombereaux de sottises quotidiennement déversées, cherchait un refuge vain dans la sérénité stoïque ». M. Pierre d'Hugues entrevoit parmi les anciens combattants révoltés contre la guerre le seul espoir de salut de la race :

« A la folie collective, ils opposaient leurs individualismes solidaires. Presque tous avaient été soldats ; le pays les avait trouvés à l'heure du péril ; or, ils faisaient profession de détester la guerre et de ne point haïr leurs ennemis. Les livres qu'écrivaient les soldats nous renseignent, mieux que toutes les archives, sur les différences d'esprit et les antagonismes de pensée qui existaient entre les acteurs et les spectateurs, entre les casqués et les littérateurs du territoire. La générosité consciente des uns s'opposait à la couardise insolente des autres. Ces jeunes hommes, qui surgissaient de l'horrible patience des batailles, manquèrent souvent de génie littéraire. Venus à une époque ingrate, obligés de se former eux-mêmes, ils avaient oublié les plus pures traditions du classicisme. Il fallait qu'ils les retrouvassent une à une. »

Et parmi eux, Raymond Lefebvre lui apparaît comme le meilleur.

« L'un d'eux, particulièrement, faisait figure de chef, dans lequel on eût pu croire que s'était réincarnée l'âme errante de Saint-Just. J'ai nommé Raymond Lefebvre. Du proconsul de la Révolution, il avait la jeunesse, la foi mystique, la religion de la conscience, la netteté dans le style, l'âpreté dans les idées. Comme lui, il est mort jeune. Mais, parce que l'époque était différente, il avait, en outre, l'ironie et l'amertume.

« Ses livres — le Sacrifice d'Abraham et l'Eponge de Vinaigre, surtout — ont un ton de sincérité et de vérité, auquel l'historien ne se méprend pas. Nous ne possédons pas de peinture plus exacte, ni plus humaine, de ce qui fut — pour ceux qui n'y participèrent point, ou dont la myopie était, en quelque sorte, congénitale — la guerre que nous étudions. Ce sont des livres de jeune homme, sans doute, et trop hâtivement écrits. Cependant, la langue en est pure et l'observation impeccable. Raymond Lefebvre ne portait pas en soi qu'un homme d'Etat des temps futurs ; il y avait en lui un romancier au sens élevé du mot. Il ne pousse pas au noir, il ne charge pas ; il est vrai, impitoyablement, et c'est tout. »

Et M. Pierre d'Hugues conclut :

« Nous lisons pieusement le témoignage hautain du Français qui sut se battre et comprendre ; qui, dans l'agitation sanglante, garda, à la fois, la lucidité de son jugement, la clairvoyance de sa raison, la bonté de son sentimentalisme et le mysticisme qui s'exhale des églises normandes... »

Après toute la boue dont la grande presse bourgeoise a sali le plus pur d'entre nous tous, et dont la place vide dans nos rangs ne sera jamais comblée, saluons ici les paroles probes d'un homme sincère et juste.

Car l'exploitation odieuse des charniers de la guerre reprend de plus belle. Voici qu'un comité vient de se constituer, toujours pour « honorer nos grands morts » — dociles et silencieux instruments de

rapport — en vue d'élever un « Arc de triomphe de la voie sacrée ». Cette entreprise, d'ordre électoral évidemment, est destinée à commémorer cette riche affaire que fut Verdun pour notre digne mercante — 348.300 MORTS FRANÇAIS — (cela en représente des tonnes et des tonnes de fonte puisque l'on évalue au comité des forges à 80 fois le poids d'un homme en ferrailles pour arriver à le tuer).

Aussi le comité d'honneur dignement représenté par MM. Millerand, Poincaré, Deschanel, Clemenceau, Foch, Pétain, Fayolle, etc., etc., a-t-il décidé d'aller plus loin cette fois-ci que le modeste cénotaphe en stuc, modèle courant et pas cher, pour municipalités du Bloc National.

L'Arc de Triomphe de la Voie sacrée, élevé à la sortie de Bar-le-Duc, mesurera 16 mètres de hauteur et sera construit en simili granit rouge d'Alsace, « pierre pure par excellence », vante le prospectus de lancement adressé à toutes les municipalités.

« Une frise en bas-relief représentera les poilus, quittant les camions, courbés sous la rafale d'obus, enjambant les cadavres, etc..., puis le combat avec mitrailleuses, grenades, etc... ; enfin, c'est la sortie sur Verdun, avec clairons et drapeaux dans l'apothéose de la Victoire... »

Mais comme une pareille entreprise nécessite pas mal d'argent, c'est encore aux bons gogos que l'on s'adresse par l'intermédiaire des banques naturellement.

« Les héros morts réclament votre reconnaissance tangible et unanime », implore le prospectus.

TANGIBLE surtout, pensent les banques qui sont en l'espèce le Crédit foncier et communal d'Alsace-Lorraine à Strasbourg ; la Banque Varin-Bernier et Cie, à Bar-le-Duc ; la Banque Varin-Bernier et Cie, 102, boulevard Haussmann, à Paris.

AU tour des églises maintenant. Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de cette surprenante et catholique « Société coopérative de reconstruction des églises dévastées de France » qui scelle définitivement la réconciliation de l'Eglise et de l'Etat.

Les grandes banques parlent déjà d'accrocher un bénitier devant chaque guichet de souscription et de faire donner l'absolution aux liasses de billets de mille recueillis par leurs soins...

La grosse caisse elle-même est battue par les mains épiscopales voire même archiépiscopales. Les « anneaux d'améthyste » au grand complet sont grimpés sur les treteaux de la foire aux andouilles et ont lancé l'appel suivant :

« L'heure est venue de relever nos Eglises tombées au champ d'honneur.

Pour mener à bien cette tâche urgente, un organisme vient d'être fondé avec l'approbation des Pouvoirs Publics, et conformément aux dispositions législatives. C'est le « Groupement des Sociétés coopératives approuvées de reconstruction des églises dévastées de France », Société anonyme administrée par des hommes d'une haute autorité et d'une compétence reconnue, sincèrement DÉVOUÉS A L'ÉGLISE COMME A LA PATRIE ET QUI ONT LA CONFIANCE DES ÉVÊQUES DES RÉGIONS DÉVASTÉES. Ce groupement assuré du concours de sociétés de crédit de premier ordre, etc., etc... »

Ont signé cet appel : L. J. cardinal Luçon, archevêque de Reims ; Jean, archevêque de Cambrai ; Joseph-

Marie, évêque de Châlons ; Hector-Raphaël, évêque de Lille ; Charles, évêque de Verdun ; Ernest, évêque d'Ar-sinoë, auxiliaire de Reims ; Eugène, évêque de Beauvais ; Eugène-Louis, évêque d'Arras ; Henri, évêque de Soissons ; Charles-Albert, évêque d'Amiens.

Et voulez-vous connaître maintenant ces hommes « sincèrement dévoués à l'Eglise comme à la Patrie » ? Voici comment est composé le comité directeur du conseil d'administration de la très peu catholique entreprise :

M. Plichon (Jean), président de la Compagnie des mines de Béthune, président ;

M. Benoist (Albert), président de la Chambre de commerce de Reims, vice-président ;

M. Dupont (Louis), président de la Compagnie des mines de Vicoigne, Nœux et Drocourt, et banquier à Douai ;

M. Helot (Jules), président de la Chambre de commerce de Cambrai ;

M. Rozey (Paul), président de la Conférence des Caisses d'épargne du Nord et de l'Est.

Au risque d'encourir les foudres canoniques, nous nous permettrons de faire remarquer aux dignes prélats que leur « confiance » est peut-être bien mal placée.

En tous cas, complices ou bonnes poires, ils ont introduit dans le temple les « salopins de finance » et Ubu-roi lui-même.

Le tabernacle est transformé en banque, l'arche sainte promue au rang de coffre-fort, et la croix de Jésus, celle du Mont des Oliviers elle-même, sert de « croc à finance »...

MAIS le vin rapporte aussi ! On avait fondé en France tant d'espoirs sur lui, pendant la guerre, à cause de la consommation fabuleuse de pinard aux armées.

C'est pour célébrer ce produit bien français que vient de se tenir à Paris une « Semaine du vin » (A quand le bal du vin ?)

Le gouvernement qui a toujours révérendé dans les viticulteurs et les bouilleurs de cru les pourvoyeurs des bistrotts, clés de voûte du régime électoral républicain démocratique, n'a pas manqué de participer activement aux travaux de la « Semaine du vin ».

M. Dior, ministre du commerce, qui ne manque jamais une occasion de « licher » à l'œil quelques vieilles bouteilles, n'a pas raté une seule séance.

Et M. Poincaré « soi-même » est venu présider le banquet final. Il goûta, dit-on, à tous les crus — fatale imprudence pour quelqu'un qui ne boit jamais que de l'eau de Vittel, à cause de ses origines lorraines. Aussi la face hilare de notre grand rigolo rayonnait-elle en prononçant les joyeuses facéties que relate ainsi le Journal :

« Mais si le vin était mauvais pour l'homme, ça se saurait, s'écrie M. Poincaré, et depuis longtemps. Ça se saurait depuis Homère et depuis la Bible... Que dis-je ? Le procès est jugé depuis Bacchus... »

Et avec une verve étincelante, le président du conseil raconta l'histoire de la vigne et de son dieu, la plantation du cep dans un os de lion, « le seul, dit-il, qui convienne à la vigne de France. »

C'est ensuite, toujours avec le même esprit, une étude sur la part qu'a prise le vin dans notre littérature. Tour à tour il fait revivre nos poètes, nos conteurs qui ont ma-

gnifié la liqueur vermeille, donneuse de courage, créatrice d'enthousiasme.

Et, salué par une triple ovation, il donne l'assurance formelle que les gouvernants sauront garder intact ce patrimoine magnifique et incomparable : le vin de France.

Et quand le tour des chansons fut venu, il entonna de sa belle voix barytonnante le grand air d'Hamlet :

Le vin dissipe la tristesse,  
Qui pèse sur mon cœur...

Sans doute les 1.700.000 morts...

AUSSI pour se ragailardir un peu, M. Poincaré devait-il aller deux jours après inaugurer un monument aux morts du lycée Louis-le-Grand. Mais sa participation en un tel endroit, à une telle cérémonie, devait lui attirer une bien dure leçon.

En effet, le professeur A. Prenant, membre de l'Académie de Médecine et professeur d'histologie à l'Université de Paris, adressa la veille de la cérémonie la lettre suivante du professeur du lycée Louis-le-Grand :

Monsieur le proviseur,

J'aurai le profond regret de ne pas assister à la cérémonie d'inauguration du monument élevé en l'honneur des élèves et des anciens élèves du lycée Louis-le-Grand. C'était cependant pour moi une consolation très attendue, que celle de cette fête funèbre, où la mémoire de mon fils devait être célébrée.

La présence de M. Poincaré dans une telle cérémonie, exclut la mienne. A voir et à entendre l'homme qui, avec des complices tant français qu'étrangers, a déchaîné la guerre par sa criminelle ambition, et a causé la mort de millions de victimes et celle de mon fils, à le voir et à l'entendre tour à tour la tête haute exalter leur souvenir et se pencher sur le douloureux deuil des parents, ma douleur se changerait, exploserait en une juste indignation.

La présence de M. Poincaré dans une telle cérémonie, sa présidence surtout, m'apparaît comme un défi. Je ne la comprends pas, si vous l'avez sollicitée, préférant sa personnalité à une autre plus obscure mais plus digne. Je me l'explique, s'il l'a offerte lui-même, par des habitudes de cynisme invétérées et par l'utilité qu'il trouve à donner une fois de plus le change sur son attitude et sur ses responsabilités.

Veillez agréer, etc. Signé : A. PRENANT.

Cette lettre venant après une protestation véhémement d'un groupe d'élèves du même lycée, M. Poincaré a usé des mêmes méthodes de prudence que pendant la guerre lorsqu'il devait visiter certains secteurs et que dans ces secteurs, à l'annonce de cette visite nous ramassions déjà des cailloux. Il se fit remplacer au dernier moment par M. Léon Bérard, auquel il « passa » le discours qu'il avait préparé à cette occasion et où il était dit entre autres :

Ils (les morts) ont rendu à leur lycée et à leurs maîtres le témoignage le plus parfait et le plus irrécusable par la vertu de leur sacrifice. Ils sont devenus pour cette maison comme des aînés immortels, chargés d'instruire ceux qui demeurent et ceux qui viendront dans la règle de l'honneur et du devoir. Ils nous apparaissent comme l'exemple même de la plus haute perfection où puisse attein-

dre l'enseignement où ils ont été formés et que vient illustrer encore l'incomparable splendeur morale de leur vie et de leur mort ; un enseignement idéaliste et très PRACTIQUE à la fois.

Très « pratique » en effet l'enseignement « philosophal » qui permet la transmutation et or du sang de pauvres diables d'étudiants au crâne soigneusement bourré.

LA culture française nous apprend-on est également un objet d'exportation. L'Académie française va déléguer en Amérique deux de ses représentants qui auront la mission toute spéciale de célébrer le génie de Molière.

M. Joseph Galtier, dans le « Temps » nous en donne les raisons :

Le voyage en question a pour motif la glorification de Molière, à l'occasion du tricentenaire, et POUR BUT L'INTÉRÊT DE LA FRANCE.

« Allez, Molière, hop ! Te voilà mobilisé et affecté comme spécialiste au bureau de la Presse » disait dans « Clarté » même Jean Bernier, il y a deux mois !

Aussi le fait n'est-il pas pour nous surprendre puisque nous l'avons prévu.

C'est à MM. Maurice Donnay et André Chévrillon que reviendra l'honneur de cette brillante mission.

Et M. Joseph Galtier commente ainsi ce voyage :

MM. Maurice Donnay et André Chévrillon forment un « attelage » bien assorti, parce qu'il se complète, pour parcourir l'Amérique — et un couple littéraire dont le dieu des lettres et des voyages bénira l'union, espérons-le.

« Attelage » c'est déjà dur pour deux académiciens, mais « couple » lorsqu'il s'agit de l'auteur de Lysistrata et d'un explorateur habitué aux longues solitudes, c'est presque indécent.

UN autre académicien, lui, fait le voyeur. En l'espèce M. de Curel, racontant aux lecteurs de la « Reine de Paris » (numéro du 1<sup>er</sup> mars) ses recherches pour la documentation sexuelle de « l'Âme en folie » :

Cependant, on prenait à la lettre la première affirmation de Brehm et, sans pousser plus avant la lecture, on annonçait péremptoirement que les raisonnements de Riolle ne tenaient pas debout, sous prétexte que les combats de mâles n'existaient que chez les cerfs et que l'amour des autres animaux, y compris les lions, se passait en douceur. Comment ne pas rire en se représentant le lion regardant d'un œil paternel un rival caressant sa lionne ?

Il y a quelques semaines, passant par Bâle, je visitais le beau jardin zoologique de cette ville lorsque je me suis trouvé en présence d'un lion et d'une lionne. Ne pas mettre à profit une gracieuseté aussi visible de la Providence, eût été de ma part une inqualifiable ingratitude. Je m'approchai donc aussi près que possible de la cage nuptiale. Mon insistante attention fit entrer le lion dans une crise de rage folle et à maintes reprises il manifesta sa jalousie en se précipitant vers moi, les griffes tendues à travers les barreaux de sa cage et avec des hurlements terribles. PENSEZ UN PEU SI J'EUSSE ÉTÉ UN LION !

## Pourquoi nos Colonies d'Afrique équatoriale se dépeuplent

La Civilisation française en Côte d'Ivoire,  
d'après le rapport des chefs noirs d'Assouba, d'Aebo, d'Adaou et d'Ahegnabo

Les récents débats à la Chambre sur les exactions de l'administration française au Togo, révélées par M. Boisneuf, député de la Guadeloupe, mettent de nouveau la question coloniale à l'ordre du jour.

Il est facile à M. Sarraut, ministre des Colonies, d'affirmer à Paris, qu'un parfait accord n'a jamais cessé de régner dans toutes les possessions françaises d'Afrique et d'Asie, entre la population indigène et l'administration coloniale. Ce n'est ni M. Diagne, ni les députés du Bloc national qui le contrediront.

Mais déjà la vérité se fait connaître, toute autre que la version officielle. René Maran dans sa préface de *Batouala* dénonçait la misère profonde des nègres de l'Afrique équatoriale, et le régime odieux du colonialisme français, qui pousse au suicide une population jadis pacifique, laborieuse et florissante.

Voici aujourd'hui un document du même ordre. Il date de mai 1917. Il a été envoyé pendant la guerre à l'administration compétente qui s'est bien gardé d'y donner suite. Tombé par le plus grand des hasards entre nos mains, nous pouvons pourtant en certifier l'authenticité absolue. Nous le publions tel qu'il a été dicté par les quatre chefs nègres du Sanwi (Côte d'Ivoire). La naïveté du récit, la modération excessive des termes employés, le profond découragement qui perce à travers les mots sont la meilleure garantie de la parfaite bonne foi des populations indigènes soumises à un odieux régime d'oppression, que nous ne cesserons de dénoncer ici.

Des événements graves viennent de se passer à la Côte d'Ivoire ; près des neuf dixièmes de la population agnie est partie à la Côte d'Or. La région du Sanwi est à peu près désertée. Plusieurs causes ont contribué à mécontenter les indigènes et à les faire partir. En voici quelques-unes :

1° Quand les Agnis sont venus dans le Sanwi, ils y sont venus en conquérants ; ils ont acheté, pour ainsi dire, le pays au prix de leur sang. Comme de juste, ils l'ont ensuite gouverné comme un maître gouverne sa propriété.

Mais lorsque les Français sont arrivés ici, ils se sont présentés comme des amis, faisant des promesses de protection à la population, et promettant au roi de Kingjabo une pension annuelle de 5.250 francs.

Cette somme d'argent, payée par la France jusqu'à la mort du roi Akassimadou, était en partie distribuée aux

chefs de Kingjabo, à celui d'Ayamé et à celui d'Assouba. Moyennant cette pension et les autres promesses, les Agnis avaient autorisé les Français à s'établir dans le Sanwi et à y faire du commerce, tout en restant eux-mêmes les maîtres du pays qu'ils avaient conquis.

A la mort d'Akassimadou, le gouvernement français cessa de payer la pension annuelle de 5.250 francs, et sous prétexte de faire contribuer les indigènes à l'organisation du pays, à la construction des routes et de belles villes dans le Sanwi, il leur demanda de payer l'impôt. Cet impôt, fixé d'abord à 2 fr. 50 par tête, a été porté à 3 fr. 75, puis à 5 fr., puis à 6 fr. 50. Et ce ne sont pas seulement les hommes, les femmes et les grands jeunes gens qui doivent payer cet impôt, mais des enfants de 7 à 8 ans. Des vieillards infirmes doivent le payer aussi.

Or, comme ces vieillards et ces enfants, incapables de travailler n'ont aucun argent, ce sont leurs parents qui doivent payer pour eux ; de sorte que certains pères de famille, chargés d'enfants, sont obligés de verser de fortes sommes.

Les indigènes supportent avec peine d'être obligés de payer annuellement des impôts plus ou moins élevés, pour faire des améliorations dans le Sanwi, améliorations qui ne viennent jamais ; car s'il y a dans le pays une route et quelques sentiers, ils les ont faits eux-mêmes — à l'exception de quelques ponceaux — par des journées de prestations, journées plus ou moins nombreuses, mais toujours gratuites.

2° Les Agnis, n'ayant aucune raison de croire qu'ils ne sont plus maîtres dans leur pays, gémissent de se voir traités par les employés de l'administration comme des domestiques ou des esclaves.

Il y a quelque temps, lorsque l'administrateur voulait parler à un chef, ou à un indigène quelconque, il le faisait appeler par un milicien. Si le chef ou l'indigène était occupé ou fatigué par le travail qu'il venait de faire, il disait au milicien : « Donne-moi un moment de repos ; tu le vois, j'arrive de la plantation et je suis fatigué, laisse-moi manger un peu, et nous partirons aussitôt après. »

Mais le milicien ne voulait rien entendre.

Il faut partir tout de suite, disait-il ; et si l'individu n'obéissait pas sur-le-champ, le milicien le frappait avec sa cravache. Et lorsque l'indigène se présentait devant

l'administrateur, celui-ci le faisait mettre en prison, sans lui donner aucune explication. Ce n'était qu'au bout de quelques jours qu'on l'informait qu'une autre personne avait déposé une plainte contre lui. Or, il arrivait souvent que l'indigène, ou le chef accusé, était reconnu innocent par le tribunal. Mais personne ne le dédommageait pour l'emprisonnement qu'il venait de subir à tort.

3° L'Administration a demandé depuis quelque temps que chaque village lui fournisse un représentant qui serait chargé de transmettre au chef du village les ordres de l'administrateur. Chaque village a envoyé son représentant. Mais ces hommes sont au service de l'administrateur, ils sont comme ses employés. En conséquence, les différents villages ne voudraient pas être obligés de payer ces employés 25 francs par mois. Il semble que ce paiement devrait être à la charge de l'Administration, d'autant plus que très souvent ces représentants vont porter des ordres de l'administrateur à des villages autres que ceux qu'ils représentent.

4° Il avait été convenu que chaque village, dans sa région respective, fournirait à l'administrateur les porteurs dont il aurait besoin pour voyager, jusqu'à l'étape suivante. Mais il arrive fréquemment que l'administrateur réquisitionne des porteurs dans un village pour se rendre dans une région tout à fait opposée, et non pour aller à l'étape suivante, mais jusqu'à trois et quatre étapes plus loin. Or, tout cela gêne les populations qui sont ainsi souvent dérangées de leurs occupations, d'autant plus que les porteurs sont parfois payés des prix insignifiants, comme ceux qui ont porté des marchandises d'Aboisso à Grand-Bassan (la distance entre ces deux villes est de plus de 100 kilomètres) et qui n'ont reçu pour ce voyage que la somme de six francs.

5° Pour engager les indigènes à payer l'impôt, le gouvernement leur avait promis de faire à Aboisso une belle ville où ils trouveraient ensuite à acheter tout ce dont ils auraient besoin. Beaucoup de gens y avaient fait de belles constructions, toutes couvertes en tôle — constructions qui leur avaient coûté cher — et Aboisso était devenu une des plus belles villes de la Côte d'Ivoire. Or, il y a trois ans, l'Administration s'est acharnée, sans aucune raison apparente, à détruire, sans dédommagement pour le propriétaire, toutes les constructions indigènes ; si bien qu'aujourd'hui, il ne reste de cette ville que quatre factoreries européennes et quatre ou cinq boutiques indigènes. Il y a cinq ans, la population d'Aboisso était de 3.000 habitants, aujourd'hui il y en a à peine 100. Cette destruction a causé un grand préjudice aux indigènes dont on a démolé les cases, et qui ont été obligés de se disperser ; et au Sanwi tout entier qui profitait du commerce fait à Aboisso. Tout cela a fait beaucoup de peine aux indigènes.

6° Les Agnis parcourent la vaste forêt en tous sens pour récolter du caoutchouc ; d'autres se fatiguent pour faire l'huile de palme. Quand ils apportent leurs produits à Aboisso pour les vendre aux commerçants, l'administrateur les examine et si ces produits ne lui conviennent pas, il brûle le caoutchouc, répand l'huile à terre, et fait frapper quelquefois ou frappe lui-même avec des

bâtons les porteurs de ces produits. Les indigènes trouveraient plus juste qu'on les laissât vendre leurs marchandises à un prix inférieur, dérisoire même, (si elles laissent à désirer, et si les commerçants consentent à les acheter) plutôt que de les détruire.

7° Autrefois toute la population du Sanwi, comme presque tous les noirs de l'Afrique, était fétichiste. Depuis trois ans, reconnaissant la fausseté et l'inutilité de leurs fétiches, les Agnis avaient résolu d'embrasser la religion chrétienne, et avaient construit provisoirement une case dans chaque village pour se réunir, apprendre le catéchisme et faire leurs prières. Ils étaient heureux de ce mouvement qui devait éclairer les esprits et favoriser les bonnes mœurs. Quel mal y avait-il en cela ? Aucun, certes ; loin de là. Cependant l'administrateur, qui prétend vouloir nous civiliser, prit ombrage de cela (les gens se demandent encore pourquoi !) ; il fit démolir toutes ces chapelles provisoires, et interdit sous peine d'amende et de prison, les réunions pour la prière et l'étude du catéchisme.

Etienne Aka de Maféré, accusé d'avoir transgressé cette défense, a été condamné à 100 francs d'amende et à quinze jours de prison. De plus, l'administrateur a fortement engagé les indigènes, à plusieurs reprises, à reprendre le culte des fétiches ; et toutes les fois que l'occasion s'en présente, il les fait travailler le dimanche, sans qu'il y ait la moindre nécessité. Or, tout cela fait beaucoup de peine aux Agnis ; et ils demandent qu'on leur laisse toute liberté pour bâtir leurs églises, se réunir pour prier et apprendre le catéchisme.

8° Depuis le commencement de la guerre, les indigènes ont payé, sans récriminer, ce qu'on leur a demandé, un franc par personne, chaque année, pour les victimes de la guerre. Mais depuis dix-huit mois, l'administrateur réquisitionne des échantillons d'huile de palme et de caoutchouc. Et depuis lors, chaque indigène a dû apporter, chaque semaine, chacun, suivant sa région, soit deux litres d'huile de palme, soit deux kilos de caoutchouc environ. Les gens se demandent, non sans raison, pourquoi on leur demande ces nombreux et continus échantillons, pour lesquels ils ne reçoivent aucun paiement.

9° Lorsque l'Administration a demandé des indigènes pour aller à la guerre, les chefs ne se sont nullement opposés à ce que des volontaires partent. Mais comme depuis longtemps on leur a enlevé toutes leurs armes, les jeunes gens, peu guerriers par nature, n'étant plus habitués à manier des fusils, et peu encouragés d'autre part par les procédés dont l'Administration use à leur égard, les jeunes gens, disons-nous, ne se sont pas empressés de se présenter pour partir. D'autre part, les chefs ne se sont crus obligés de les contraindre à s'engager. Alors l'administrateur a convoqué à Aboisso les chefs de tous les villages, et, pour les punir de n'avoir pas donné des hommes, leur a fait enlever le pagne, fait charger une grosse pierre sur la tête, et, pendant toute une journée, les a fait danser comme des pierrots sur la place publique d'Aboisso, en présence des miliciens, des représentants, des interprètes, des femmes et de la

population tout entière. Et pendant qu'il déshonorait ainsi les chefs du pays, il prenait de force pour les mobiliser six fois plus de gens que le gouvernement n'en demandait.

Quinze mois plus tard, quand on a fait un second appel, les chefs, craignant que l'administrateur n'agit de la même manière outrageante à leur égard, au lieu de se rendre à Aboisso, se réunirent à Krindjabo, et invitèrent l'administrateur s'y rendre pour parler de cette mobilisation. Sur le refus de l'administrateur de se rendre à Krindjabo, les quatre rois vinrent à Aboisso au nom de la population. Mais dès qu'ils se présentèrent chez l'administrateur, celui-ci les fit mettre en prison.

« Voyez, dirent aussitôt les gens réunis à Krindjabo, c'est pour nous traiter ignominieusement comme la première fois que l'administrateur nous appelle à Aboisso. Il n'est pas possible de discuter loyalement et avec calme avec lui. Nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de quitter le pays. Et aussitôt, la majeure partie de la population se mit en route pour la Côte d'Or. (8.000 personnes environ). »

En apprenant ce départ en masse, l'administrateur fait sortir aussitôt de prison les quatre chefs et part avec eux pour Assouba, avec ses miliciens et les représentants. Les hommes de ces villages, ayant appris l'emprisonnement de leur roi, et n'ayant personne pour les défendre, s'étaient tous cachés dans la brousse ; il ne restait que les femmes dans le village.

L'administrateur les réunit toutes, plusieurs étaient enceintes ; d'autres avaient leurs petits enfants à la mamelle, et les parque dans un cour sans abri, toute une journée, sous une pluie battante, avec défense, sous peine de coups de bâtons, même de soigner les petits enfants. Pendant ce temps, les miliciens et les représentants faisaient main basse sur les moutons et la volaille, et la nuit, ils violaient les femmes à loisir.

L'administrateur a fait ensuite rechercher les hommes du village et les a engagés à revenir, leur promettant de ne leur faire aucun mal. Puis il a demandé au chef d'Assouba, à celui d'Aébo et à celui d'Adaou des hommes pour aller à la recherche des fuyards de Krindjabo, d'Ebahoula et de Maféré. Les chefs ont fourni vingt-huit hommes, et c'est avec ces hommes que les interprètes, les miliciens, les représentants, armés de fusils, ont parcouru les campements et fouillé la forêt, attachant tous ceux qu'ils rencontraient, les frappant jusqu'au sang, violant les femmes, pillant, volant, brûlant des cases et des plantations et cassant les machines à broyer les graines de palme. Il serait trop long d'entrer dans tous les détails. Si les gens d'Assouba refusaient de frapper leurs compatriotes, ils étaient aussitôt frappés eux-mêmes par les interprètes. Ces interprètes ont tiré plusieurs coups de fusil sur les fuyards.

Niamia, d'Ebakoula, a encore son pagne qui a été percé par une balle.

« C'est l'administrateur, disaient les interprètes, qui nous a donné l'ordre d'agir ainsi. » Plusieurs, des femmes enceintes en particulier, sont mortes dans la forêt, à la suite des coups, de la peur ou des outrages.

De pareilles scènes se sont renouvelées à Ayamé, où Noadoumi, fille d'Aka, chef d'Ayamé, pour ne citer que celle-là, obligée de reprendre la fuite après avoir mis au monde son enfant en pleine forêt, est morte d'épuisement ainsi que son nouveau-né.

L'administrateur est ensuite allé dans la lagune Tendo pour engager les gens à revenir dans leurs villages. « Non, ont répondu les Agnis, nous ne retournerons plus dans le Sanwi tant que vous y serez, vous et votre interprète. » Et alors, de la pirogue où il se trouvait, l'administrateur a tiré des coups de fusil sur la foule réunie sur la plage. Dans une autre circonstance, il a dit que les Agnis avaient intérêt à rentrer de suite, car s'ils attendaient qu'il les fasse revenir de force, il ferait fusiller tous les chefs.

Parmi les personnes qui ont été frappées par l'administrateur lui-même, nous citerons particulièrement Jean Adingra, ancien roi de Krindjabo. Les miliciens pourraient nommer tous ceux qu'ils ont flagellés jusqu'au sang dans le bureau de l'administrateur ou à Assinie, par son ordre et sous ses yeux.

Nous nous contentons, nous, de citer Baré, de Maféré, Fien Mossou et Anno Kassi, chefs de Mafia, vieillards de 65 à 75 ans. Ils ont porté longtemps les traces de leurs blessures.

Tout cela a irrité au plus haut point les Agnis qui, ayant reçu les Français dans leur pays comme des amis, ne s'attendaient pas à être traités ainsi par l'Administration française. Et ils ajoutent : « Nous n'avons pas voulu mal agir, nous, contre les Français, car il nous eût été facile, si nous l'avions voulu, rien qu'avec nos machettes, de nous débarrasser de cet administrateur et de tous ses miliciens ; mais nous avons préféré n'avoir rien à nous reprocher et conserver ainsi tout notre droit. »

Il nous serait facile d'énumérer encore d'autres vexations dont nous avons eu à souffrir ; car pour des bagatelles, pour des choses insignifiantes, nous sommes frappés par les interprètes, condamnés à l'amende et à la prison.

Nous désirons qu'un inspecteur indépendant vienne se rendre compte de ce qui s'est passé ; nous désirons qu'il interroge tous les chefs, avec un interprète particulier, et dans des appartements éloignés de l'Administration, afin que chacun puisse parler librement.

Assouba, le 20 mai 1917.

Djabia Assemian, chef d'Assouba.  
Kadjo, chef d'Aébo.  
Bile Tana, chef d'Adaou.  
Nguessan Ajoua, chef d'Ehignabo.

Ce rapport transcrit sous leur dictée, les quatre chefs dont les noms suivent, ne sachant signer, y ont apposé une croix pour le certifier exact.

Le gérant : Pierre SUCRET.



Grande Imprimerie « PERFECTA »  
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI<sup>e</sup>)

## A nos Abonnés de l'Etranger

L'augmentation des frais de poste pour le transport des journaux français à l'étranger, qui est déjà en vigueur depuis six mois pour les envois particuliers, est appliquée aux éditeurs de journaux à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1922.

En vertu de la convention postale de Madrid, le tarif actuel de 5 centimes par exemplaires de 50 grammes est porté à 10 centimes, c'est-à-dire doublé.

« Clarté » ne peut plus maintenant continuer à supporter une telle différence de prix. En conséquence, l'Administration de « Clarté » a décidé de fixer comme suit les prix des abonnements pour l'Etranger à partir du 1<sup>er</sup> avril prochain :

Trois mois : 11 francs au lieu de 9 francs ;

Six mois : 20 francs au lieu de 17 francs ;

Un an : 36 francs au lieu de 30 francs.

Nous rappelons à nos abonnés de l'étranger, qu'en s'adressant directement à leur bureau de poste, ils pourront contracter des abonnements aux prix de :

Trois mois : 8 fr. ; Six mois : 15 fr. ; Un an : 28 fr.

ROMANS	
CORMEAU : <i>Territoires Muges</i> (2 volumes) (folklore Angevin) .....	13 20
DERMENGHEN : <i>Vie affective d'Olivier Mintérne</i> .....	3 »
HILLEL-ERLANGER : <i>Voyages en Kalédoskope</i> .....	3 50
LE GOFFIC : <i>Le Crucifié de Kéralies</i> (ordinaire) .....	3 »
STILGEBAUER : <i>Inferno</i> .....	6 »
STRENTZ : <i>Les Amants sur la Rive</i> ..	3 »
SANDER PIERRON : <i>Lise et Dominique</i> (sur velin teinté) .....	3 »
VYERRA : <i>Sacrificé</i> .....	3 »
ZANGWILL : <i>Had Gadya</i> .....	2 »
LITTÉRATURE GÉNÉRALE	
ANONYME : <i>Dix années de Chansons françaises</i> .....	1 »
GROLLEAU : <i>Guido Gezelle</i> .....	2 »
LA PLUME : <i>Hommages à Tolstoï</i> .....	1 65
<i>Naturisme et Saint-Georges de Bouhélier</i> .....	1 »
<i>Mucha (Art)</i> .....	7 »
<i>Congrès des Poètes</i> .....	1 »

LEGAY : <i>Les Amours de Victor Hugo</i> ..	3 »
<i>Victor Hugo jugé par son Temps</i> .....	3 »
MARTEL : <i>Au Pense-Petit</i> (pensées) ..	7 70
SIMON : <i>Histoire d'une collaboration</i> (A. Dumas et Maguet) .....	6 »
G. DE VOISINS : <i>Les Moments perdus de John Shag</i> .....	3 »

POÉSIE	
POIRATON : <i>Sur le Timard</i> .....	3 30
DE POMAIROIS : <i>Poèmes choisis</i> .....	6 »
SCHWAB : <i>Visions d'Age d'Acier</i> .....	5 »

THEATRE	
DUMAS : <i>Sans Nouvelles</i> , pièce .....	1 65
DELOQUYS : <i>Une Vieille contait</i> .....	3 50
FOISSAC : <i>Philippe II</i> , tragédie d'Alfieri .....	2 25

GRANDE GUERRE	
CENDRARD : <i>J'ai tué</i> .....	1 10
DESCAVES : <i>La Maison ancienne</i> .....	2 »
FERNAN : <i>Allemands, en avant vers la Démocratie</i> .....	6 »
HENNESSY : <i>Réalités de guerre</i> .....	2 »
<i>La Mort de l'Aigle</i> .....	2 »

VOYAGES	
CRAWFORD : <i>Le Carnet d'un Américain</i> .....	3 50
MORENO : <i>Une Française en Argentine</i> .....	3 »
SAROLEA : <i>A travers la Grange-Bretagne</i> .....	1 25

PHILOSOPHIE + SOCIOLOGIE	
BUTTLER : <i>L'Esprit International</i> .....	2 50
BOURDILLON : <i>La Conscience professionnelle et le Barreau</i> .....	1 »
LYSICA BIENBERG : <i>Bramoulio le Rêveur</i> .....	3 50

CHACHOIN : <i>Religion, Philosophie, Sciences, Evolution des Idées religieuses</i> .....	2 »
DUBUISSON : <i>Le Positivisme intégral</i> (broché) .....	6 60
DEROISIN : <i>Notes sur A. Comte</i> , par un de ses disciples .....	3 50
A. NAST : <i>Ophrys</i> .....	2 20
<i>Cyprès à la guerre</i> .....	1 40

NOUVELLES	
AMIGUET : <i>Imageries</i> .....	2 »

**J. CAILLAUX**

Où va la France ?  
Où va l'Europe ?

NET 6 Fr 75

ÉDITIONS DE LA SIRÈNE - PARIS  
29, BOULEVARD MALESHERBES

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Société Anonyme. — Capital : 500 Millions

Les actionnaires de la Société Générale, sont convoqués aux termes de l'article 39 des statuts, pour le lundi 10 avril 1922, à 3 heures de l'après-midi, Salle de la Société des Ingénieurs Civils de France, 19, rue Blanche, en Assemblée Générale Ordinaire.

ORDRE DU JOUR :

1<sup>o</sup> Lecture des Rapports du Conseil d'Administration et des Censeurs-Commissaires ;

2<sup>o</sup> Approbation des Comptes ;

3<sup>o</sup> Nomination d'Administrateurs, de Censeurs et des Commissaires ;

4<sup>o</sup> Autorisation aux Administrateurs, conformément à l'article 40 de la loi du 24 juillet 1867.

Aux termes des articles 40 et 41 des statuts, pourvu que les titres aient été transférés plus de deux mois avant l'époque fixée pour l'Assemblée, tout titulaire de quarante actions est de droit membre de l'Assemblée Générale, et

tous propriétaires de moins de quarante actions peuvent, soit se réunir pour former ce nombre d'actions ou un nombre supérieur et se faire représenter par l'un d'eux, soit se faire représenter par un autre actionnaire déjà par lui-même membre de l'Assemblée.

Les pouvoirs d'actionnaires devront être déposés au Siège social, 5 jours au moins avant

**“ TRAVAIL ”**

Société Coopérative des ouvriers Tailleurs  
Fondée en 1904

Lecteurs de « CLARTE » allez à « TRAVAIL »  
Coopérative des Ouvriers tailleurs, fondée en 1904

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 0/0 moins cher que chez les meilleurs tailleurs.

N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part  
à « TRAVAIL »

23, rue Vivienne, 23 — Téléph. : CENTRAL 02-85  
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 21-13

**COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs**

le jour de l'Assemblée, c'est-à-dire au plus tard, le mercredi 5 avril.

Les cartes d'admission pourront être retirées de neuf heures à midi et de 2 heures à 4 heures, à partir du 29 mars, et jusqu'au 7 avril inclus, au siège de la Société, 29, boulevard Haussmann.

Le Directeur Général : JOSEPH SIMON.

## NOS ÉDITIONS

HENRI BARBUSSE : La Lueur dans l'abîme (20 <sup>e</sup> mille) .....	3 50
HENRI BARBUSSE : Le Couteau entre les dents (10 <sup>e</sup> mille) .....	3 »
ARMAND BOUR : La Foi nouvelle (pièce en 4 actes) .....	4 50
GUSTAVE DUPIN : Les Robinsons de la Paix .....	4 50
NOËL GARNIER : Place Clichy, poèmes (ornés de 5 bois gravés d'après G. Aucouturier)	6 50
GOUTTENOIRE DE TOURY : Poincaré a-t-il voulu la Guerre ? (6 <sup>e</sup> mille) .....	4 50
LUCIEN LAFORGE : Le Film 1914, ou le Poincarisme en 49 épisodes .....	3 »
RAYMOND LEFEBVRE : Esquisse du mouvement Communiste en France .....	0 60
RAYMOND LEFEBVRE : La Révolution ou la Mort (10 <sup>e</sup> mille) .....	1 25
RAYMOND LEFEBVRE : L'Eponge de vinaigre (5 <sup>e</sup> mille) .....	3 »
HENRY MARX : L'Enfant Maître (pièce en 3 actes) .....	5 »
MARCEL MARTINET : La Nuit (5 gravures frontispiciées de Gaston Pastre) .....	5 50
D <sup>r</sup> NANSEN : La famine en Russie (35 <sup>e</sup> mille) .....	0 25
HENRY TORRES : Histoire d'un complot, préface de Séverine (50 <sup>e</sup> mille) .....	0 25
P. VAILLANT-COUTURIER : A ceux des Champs (30 <sup>e</sup> mille) .....	0 50
P. VAILLANT-COUTURIER : Jean-sans-Pain, illustré par Picard-Le Doux .....	15 »
P. VAILLANT-COUTURIER : Treize Danses macabres (poèmes illustrés de 14 dessins de Jean d'Espouy) .....	6 »
LA COMMUNE DE PARIS (Préface de Zinoviev et 32horstextedocumentaires) (5 <sup>e</sup> mille)	5 »
LES CRUCIFIÉS. 14 dessins de A. Galbez, préfac. de Victor Cyril (15 <sup>e</sup> mille) .....	1 50

## CONFÉRENCES CLARTÉ (1920-1921)

Oscar BLOCH : La Guerre aurait-elle pu finir plus tôt ? .....	1 50
Marcel FOURRIER : L'Offensive du 16 avril 1917 .....	1 50
Marcel FOURRIER : La Débâcle financière .....	1 50
GOUTTENOIRE DE TOURY : La Politique russe de Poincaré .....	1 50
MORIZET : De l'incapacité des militaires à faire la guerre .....	1 50
PAUL-LOUIS : Le Chaos Mondial .....	1 50
PAUL-LOUIS : Le Mensonge de la Paix .....	1 50
A.-H. PEVET : Les Traités. — Ce qu'étaient les systèmes d'alliance avant 1914 .....	1 50
Gabriel REUILLARD : Les Rapports Franco-Allemands de 1870 à 1914 (Le Crime capitaliste) .....	1 50
Ch. RAPPOPORT : Causes occasionnelles et permanentes de Guerre .....	1 50

Les Conférences « Clarté » existent en deux volumes reliés, belle reliure, demi-toile bradel à coins, au prix de chaque : 13 fr. 50.